

**JOURNAL  
HELVETIQUE  
O U  
RECUEIL  
D E  
PIECES FUGITIVES  
D E L I T E R A T U R E  
C H O I S I E ;**

*De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses , tant de Suisse , que des Pais Etrangers.*

**DEDIÉ AU ROI.**



**JANVIER 1751.**

**NEUCHÂTEL**

**DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES.**

**M D C C . L I .**





# JOURNAL HELVETIQUE,

JANVIER 1751.



DISCOURS sur cette Sentence de SALOMON, *Il n'y a rien de nouveau sous le Soleil.* Ecclés. Chap. I. v. 9.

**L**Es Hommes ont toujours eu beaucoup de curiosité pour conoitre l'avenir. C'est ce qui a donné, pendant long-tems, tant de crédit à de vaines Sciences, telles que l'Astrologie judiciaire \*. Ils ont consulté les Astres, le

A 2

vol

\* Voyez dans le Journ. Helvétique un Discours fort bien tourné sur l'Astrologie judiciaire. On y cite un beau Passage de l'Art de penser, pour faire sentir l'absurdité de cette Science. Une Constellation a été apellée la Balance, quoi qu'elle n'y ressemble pas plus qu'à un Moulin à Vent. La Balance est l'emblème de la Justice : Donc l'Enfant qui naîtra sous ce Signe du Zodiaque sera juste, & équitable. Ces Messieurs de Port-Royal auroient pu ajouter, que c'est là le fondement du surnom de Juste qui fut donné à Louis XIII. Villorio Siri Auteur contemporain nous apprend qu'on lui dona ce titre dès sa naissance, simplement parce qu'il étoit né sous ce Signe. Journ. Helvetiq. Septembre 1750. pag. 228.

vol des Oiseaux, les entrailles des Victimes. Ils ont même tiré des présages de leurs Songes, des traits & des linéamens des Mains & du Visage. A peine dans un Siècle aussi éclairé que le nôtre, est on bien détrompé de ces erreurs. Voici la raison de cette curiosité sur l'avenir; c'est qu'on n'est pas content du présent. Je pourrois aujourd'hui prédire à tous ceux qui voudront le savoir, ce qui leur arrivera pendant le cours de cette année, & même de plusieurs autres, s'ils sont encore en vie. Ce ne seront point des prédictions hazardées, & de la nature de celles d'un Almanac. Je puis m'ériger en Prophète, & déclarer après *Salomon*, à tous les curieux de l'avenir, que *tout ce qui a été, sera; que tout ce qui s'est fait, se fera encore, & qu'il n'y a rien de nouveau sous le Soleil.*

Voici à quoi se réduit la pensée de ce Prince: Il veut dire, que le tems à venir est de la même nature que le passé & le présent; que nous ne ferons pas plus contens dans la suite, que nous ne l'avons été, & que nous ne le sommes aujourd'hui; qu'il n'arrivera que ce qui est déjà arrivé; qu'il ne faut pas s'attendre que l'avenir nous présente d'autres biens sur la terre, que ceux dont nous nous sommes dégoûtés; que nous ne ferons jamais véritablement satisfaits dans cette vie, ce  
qui

qui éclaircit le début de son Livre, *Vaineté des Vanités, tout est Vanité.*

*Ce qui a été, sera encore.* Salomon ne veut pas dire que précisément les mêmes choses reviendront sur ce vaste Théâtre de l'Univers. Ce seroit perdre son tems que de s'amuser à réfuter une Vision des Platoniciens, qui disoient, que dans leur grande Année, c'est à dire après une révolution de trente six mille ans, tout ce que l'on voit aujourd'hui, reparoitroit dans les mêmes circonstances. Cela prouve fort bien ce que disoit Cicéron, qu'il n'y a point d'extravagance qui n'ait été avancée par quelque Philosophe. Ce qui est passé ne revient jamais. L'année qui vient de finir, est passée pour toujours.

Je ne crois pas qu'il soit nécessaire non plus de combattre ici la pensée de *Colins*, qui prétend prouver par ce Verset, & par les précédens, que *Salomon* croioit l'éternité du Monde \*. Chacun voit assez que cette conséquence est mal tirée, qu'elle manque par le fondement. On peut donc la placer à côté des rêveries de *Platon*.

Il n'y a donc qu'à bien établir la pensée de *Salomon* dans ce Texte. Il paroît clairement qu'il veut dire, qu'on verra à peu près dans la suite, les mêmes événemens qu'on

a vu auparavant ; mais on comprend en même tems, que cela ne doit pas se prendre à la rigueur, & à l'égard de toutes sortes d'objets. On fait tous les jours des découvertes dans les Arts & dans les Sciences. Je fai bien que le Père *Régnaud* dans ses *Entretiens*, a prétendu que bien des sentimens de nos Philosophes modernes, avoient déjà été connus des Anciens. Un Auteur qui paroît souvent dans ce Journal, a essayé de prouver la même chose, & y a réuissi sur bien des Articles \*. Mais il en reste beaucoup d'autres sur quoi on ne peut pas contester aux Modernes la gloire de la découverte. A nous en tenir seulement aux Arts, combien d'Inventions qu'on peut regarder come nouvelles ? Combien de Machines inconnues aux Anciens ? Ils n'avoient point l'usage des Horloges à rouës : Ils ne conoissoient ni les Moulins à Eau, ni ceux à Vent. L'Imprimerie, la Bouffole, sont des Découvertes faites seulement depuis quelques Siècles. Il ne s'agit donc point de ces sortes de choses ; mais voici à quoi revient la pensée de *Salomon*, c'est que ce qui arrivera à l'avenir, est de la même nature que ce qui est déjà arrivé, & par conséquent, que si le passé n'a pas pû nous satisfaire, nous ne pouvons pas nous flater que l'avenir

\* Journ. Helvet. Janv. 1737. p. 107.

venir y réussisse mieux & en vienne à bout,

*Ce qui a été sera; Ce qui s'est fait se fera encore.* On demande d'abord si ces deux propositions disent la même chose. Plusieurs Interprètes du Siécle passé, de même que plusieurs Prédicateurs, avoient établi pour règle dans l'interprétation de l'Écriture, que chaque phrase avoit son sens particulier, & ils regardoient come un inconvénient que le St. Esprit eut dit deux fois la même chose. Mais la bone Critique nous a guéri aujourd'hui de ce scrupule, & nous a fait remarquer qu'au contraire, c'étoit une élégance chez les Orientaux que de répéter une même chose sous deux expressions différentes. Ainsi les deux propositions de *Salomon* pourroient bien être regardées come aiant l'une & l'autre le même sens. Cependant quelques Interprètes y trouvent deux idées différentes. Par *ce qui a été*, ils entendent les événemens, naturels & par *ce qui a été fait*, les actions des Hommes. Cette distinction bien ou mal fondée, pourra nous servir pour mettre quelque ordre dans ce Discours.

Començons donc à prouver la vérité de la Maxime du Sage, par ce que l'on voit arriver ordinairement dans la Nature. C'est ce qui paroitra clairement si nous considérons ces objets eux mêmes, & ensuite leurs causes.

Salomon dans ce Chapitre nous dépeint élégamment ces objets de la Nature. Voici la Paraphrase des versets qui précèdent nôtre Texte.

4. *Les Hommes se succèdent les uns aux autres par une vicissitude continuelle. Il n'y a que la Terre qui conserve sa fermeté.*

5. *Le Soleil n'a jamais manqué de paroître le matin sur nôtre hémisphère, & de se cacher le soir à nos yeux. Il règle par sa présence & par son absence, nos jours & nos nuits.*

6. *Il visite chaque jour toute l'étendue du monde. Il fait du bien par tout où il passe. Il vivifie les lieux qu'il éclaire, & laisse une image de mort dans ceux dont il s'absente, lors qu'achevant sa carrière, il retourne au lieu d'où il étoit parti.*

7. *La Mer reçoit dans la vaste étendue de son sein, l'infinie multitude des Fleuves qui s'y rendent, sans que ce concours lui fuisse passer les bornes que son Souverain lui a prescrites. Les Fleuves sortent de leur source pour fertiliser la Terre, & précipitent leur course pour y retourner.*

Toutes les choses de ce genre qui frappent nos yeux dans la Nature, & que nous y admirons, ont des causes naturelles. Dieu qui a créé cet Univers y a établi de certaines Loix. C'est par ces Loix que le Soleil se lève & se couche, qu'il fait les jours & les  
nuits

nuits, que son cours oblique fait la diversité des Saisons, que la Lune nous montre successivement toutes ses phases différentes, que la Mer a régulièrement son Flux & son Reflux, que la pluie & tous les autres Météores se forment, en un mot, que se font les productions de tous les Etres. Puis donc que tout se gouverne suivant ces Loix, les choses doivent toujours arriver de la même manière. Les mêmes Loix doivent toujours produire les mêmes effets. Il y peut avoir des combinaisons différentes, mais variés tant qu'il vous plaira les Corps qui tombent sous votre main, il n'en résultera rien que de borné, & de la même nature des Etres que nous connoissons déjà.

L'expérience confirme cette Déclaration de Salomon. Que s'est-il passé depuis que nous sommes au Monde? Ça été une révolution perpétuelle des mêmes choses. L'Hiver a toujours fait place au Printems, le Printems à l'Eté, l'Eté à l'Autonne. On peut voir un beau Passage là dessus dans *Senèque*, à la fin de sa Lettre XXIV.

Il est vrai qu'il y a quelques différences dans les Saisons mêmes. Elles sont quelquefois froides, quand elles devroient être chaudes, & fort tempérées quand elles devroient être glacées. Quelquefois elles sont abon-

dantes,

dantes, & quelquefois stériles; des pluies continuelles, & d'autres accidens gâtent quelquefois la Récolte. Mais si l'on y prend bien garde, il y a dans ce dérangement même une espèce d'uniformité. Pour le sentir, il ne faut pas regarder une année seule, mais si l'on prend l'espace de dix ou de vingt-ans, on trouvera que dans ce petit cercle d'années, les mêmes choses reviendront toujours; tantôt abondance, tantôt stérilité. *Ce qui a été, sera encore.*

Il faut dire la même chose des Plantes & des Animaux. On peut remarquer d'abord, qu'on n'en voit point de nouvelles espèces depuis la Création. Nulle génération nouvelle, à cet égard *rien de nouveau sous le Soleil.* Les Animaux naissent, ils se nourrissent, ils croissent, ils produisent leurs semblables, puis ils meurent & font place à d'autres. Il y a à la vérité de la différence dans leur durée, mais il est vrai de tous, qu'ils naissent & qu'ils meurent. La Terre elle-même est une espèce d'Animal, dévoré par ceux qu'elle contient. La Mer en est le sang qui coule par les Fleuves, les Eaux souterraines & les Vapeurs. C'est ainsi que *Salomon* nous la représente dans ce même Chapitre.

La même chose à l'égard de l'Homme. Il naît, il vit, il meurt: Dans tous les Siècles  
mè.

mêmes passions, mêmes vertus, mêmes vices, en général mêmes inclinations. Il n'y a de la nouveauté que dans quelques usages qui dépendent de la fantaisie des Hommes ; par exemple, la manière de bâtir, ou de s'habiller. Au fond les Enfans sont toujours Enfans, il leur faut des amusemens dont ils se lassent bientôt, dont bientôt ils s'ennuient. Les jeunes Gens sont toujours légers & volages, toujours indociles, & leurs passions toujours fougueuses. Les Hommes faits seront toujours ambitieux, toujours avides de faire fortune. Ils rouleront toujours dans la tête des plans d'établissement. Les Vicillars seront toujours chagrins, toujours à charge aux autres & à eux mêmes. Chaque âge a les mêmes vices où l'on vient loger successivement, & il y a peu d'exceptions à faire là-dessus\*.

Chaque age a aussi ses occupations. Si l'on est sage, on choisit quelque genre de vie, mais dans ces différentes professions vous voyez toujours la même chose. Le Magistrat s'occupera toujours à examiner des Procez & à les juger. A cette vie agitée au dehors, joignés seulement quelques vues secrètes pour s'élever davantage, & vous aurés à peu près ce que font tous les Juges. L'Avocat dé-

débrouillera de vieux papiers , plaidera avec étalage des affaires peu intéressantes pour lui. Le Médecin verra toujours les Malades , cherchera bien des remèdes , & n'en trouvera guère de sûrs , sauf à exhorter à la patience les infirmes qu'il ne pourra pas guérir. Le Prédicateur sera toujours occupé à composer des Sermons , à les apprendre pas cœur & à les réciter sans faire beaucoup de fruit ; le Marchand à dresser ses comptes , à recevoir de l'argent d'une main & à le donner de l'autre. Les Ouvriers de même , appliqués à leur travail d'une manière à peu près toujours égale. Les Voluptueux seuls paroissent diversifier leur vie , mais les plaisirs sont en petit nombre ; on les a bien tôt épuisés. La sage Providence l'a établi ainsi pour nous faire comprendre que nous ne sommes pas faits pour nous divertir , mais pour travailler. Une vie appliquée est moins à charge , mais l'oisiveté est punie par l'ennui. Au milieu de tous ces différens genres de vie une génération s'en va, une autre lui succède, qui cède la place à une troisième. Et ainsi jusqu'à la fin du monde. La raison donc & sur tout l'expérience prouvent ce que dit le Sage. *Ce qui a été , sera , Ce qui s'est fait , se fera encore. Il n'y a rien de nouveau sous le Soleil. Il veut donc nous apprendre que nous devons*

juger

juger de l'avenir par le passé. Que voïons nous arriver dont on n'ait point eu d'exemple? Ce n'est que le peu de durée de la vie des Homes, & l'ignorance qui l'accompagne, qui leur fait trouver de la nouveauté aux choses. Dans cette révolution continuelle de causes & d'éfets & dans cette viciffitude d'événemens, qui se succèdent les uns aux autres, il n'y a rien dont on doive s'étoner. Tout ce qui est arrivé autrefois, peut encore arriver aujourd'hui, & arrivera encore après nous. Il se fait un Cercle dans les affaires humaines, qui reprenent de tems en tems la même face. La Terre est un Théâtre où depuis tres long-tems on ne voit que les mêmes Rôles.

C'est ce qui paroît clairement par la lecture de l'Histoire. Elle ne regarde pas seulement le passé, on peut la regarder encore come la Science de l'avenir. On peut aprendre ce qui se fera, par ce que s'est déjà fait. Il y a dans le Monde moral une certaine révolution d'événemens, à peu près come il y a dans le Monde physique une succession de Saisons. La plupart des choses qui sont arrivées il y a mille ans, pourront arriver le siècle prochain. La raison de cette prophétie n'est pas malaisée à trouver. C'est qu'il est impossible que des Machines qui ont des ressorts semblables, ne se remuent pas de la même façon.

Que l'on consulte l'Histoire, dit un habile Home, & l'on verra que les faits anciens & les modernes ne difèrent guères entr'eux que dans certaines circonstances particulières. Si l'on examine les révolutions les plus considérables, soit anciennes soit modernes, on trouvera qu'elles ont presque toutes les mêmes causes. D'un côté l'ambition éfrénée des Grands, leur avarice & leur cruauté; de l'autre l'inquiétude du Peuple, un amour excessif pour la nouveauté & l'indépendance, voilà les causes les plus ordinaires de la décadence & de la chute des Empires les plus puissans, & des Etats les mieux affermis. L'Histoire ne nous présente que le jeu des Passions humaines. La Terre est un grand Théâtre où les mêmes Scènes sont souvent répétées. Il n'y a de différence que dans les différens caractères des Peuples, dans les noms & dans les titres des Acteurs.

On voit dans l'Histoire, des Monarchies s'élever & se détruire. On a vu de tous tems des justes & des méchans mêlés ensemble, & toujours oposés les uns aux autres, le bien & le mal confondus dans le monde, la justice & la vérité opprimées, le crime & le mensonge triompher, & après cela par un retour contraire, la vérité & la vertu reprendre le dessus. Rien de nouveau dans le Monde. Rien n'y dure dans le même état.

Après

Après avoir établi la vérité de cette Maxime, il faut voir quelle conséquence on doit en tirer, & c'est ce qu'il y a de plus important. Si *Salomon* ne nous l'a pas marquée expréssément lui même, c'est parce qu'il l'a fait dans divers autres endroits de son Livre. Cette Conséquence est aisée à tirer, parce qu'elle nait fort naturellement du Principe que nous venons de poser après *Salomon*. Il s'agit de la que nous devons tacher d'être satisfaits de nôtre sort, & qui si nôtre condition présente ne peut pas nous rendre contens, nous ne devons pas nous flater que l'avenir puisse le faire. Personne n'est satisfait de son sort, mais on se console ordinairement par l'espérance de ce qui arrivera dans la suite. C'est là une illusion grossière. S'il n'y avoit qu'une seule génération dans le monde, dont chaque particulier eut reçu la naissance en même tems, on auroit lieu de se flater que dans l'âge suivant, on pourroit trouver le bonheur qu'on n'a pas rencontré. Mais il y a parmi nous des personnes de tous les ages, depuis l'Enfance jusqu'à la Vieillesse la plus décrépite. Nous ne voïons dans tous ces âges différens qui que ce soit de satisfait de son sort. La conséquence est aisée à tirer. Nous pouvons dire des Professions différentes, ce que nous venons de dire des différens

férons Ages, c'est que dans aucune on ne trouve non plus des gens contents : Si j'étois à la place de ce Magistrat, que je me trouverois heureux dites vous ! si j'étois comme ce riche Négociant, je passerois mes jours bien à mon aise ! Mais vous ne prenez pas garde que ce Magistrat ou ce Négociant voudroit peut être changer de condition avec vous, & souhaiteroit d'être à votre place. Puis donc que personne n'est satisfait de sa situation, nous ne gagnerions rien à en changer. On voit fréquemment des Pères qui ne veulent point que leurs Enfants aient la même Profession qu'eux. Ils les destinent à toute autre chose. On est surpris de cette bizarerie ; mais il n'est pas difficile d'en donner la raison. C'est qu'ils ne sont point contents eux mêmes de ce genre de vie. Ils ne s'en trouvent pas bien ; ils concluent donc que leurs Enfants seront plus heureux dans toute autre profession.

On dira sans doute, que c'est la faute des Homes de n'être pas contents de la condition où ils se trouvent, que s'ils étoient raisonnables, ils apercevraient bien tôt qu'elles ont toutes un bon & un mauvais côté ; que c'est inconstance, légèreté d'esprit, qui nous fait souhaiter d'en changer. Cela est vrai ; mais c'est aussi que notre Ame est faite pour quel-

quelque chose de meilleur que cette vie. Si elle se dégoûte si aisément de ces biens, c'est qu'elle est destinée à quelque chose de meilleur. Aussi la Religion qui travaille à nous rendre heureux dès ici bas, nous exhorte à n'y point mettre notre félicité, *n'aimés point le Monde: Le Monde passe, & sa convoitise aussi*, dit St. Jean, c'est à dire, tous les objets de nos passions \*.

Pour les tems différens, c'est la même chose. Les tems passez, dit on quelquefois, ont été plus heureux. Erreur: Tous ont eu leurs avantages & leurs défavantages, & ce partage est à peu près égal. Remontons aux tems anciens tant qu'il nous plaira, nous ne trouverons point de Siècle où les Homes n'aient eu quelque inquiétude sur leur situation.

Après tout, cette inquiétude peut avoir un beau côté. A bien prendre la chose, c'est une marque de la noblesse de notre Ame; c'est un reste de sa première origine, un débris de sa grandeur primitive.

Si nous ne pouvons pas être tout à fait heureux sur la terre, la sagesse veut que nous ne formions pas tant de desseins pour cette vie, & que nous ne nous consumions pas en de vains projets. L'Espérance est dou-

B.

ce

\* I. Jean II. 15. 17.

ce ; il est vrai , & elle est d'une grande utilité. Il n'est pas possible de s'en passer entièrement. C'est elle qui nous anime au travail. Pourquoi le Laboureur ensemence-t-il son Champ , sinon dans l'attente d'une riche Moisson ? Sans l'Espérance on ne semeroit point, on ne planteroit point , on ne batiroit point , & tous les Arts seroient négligés. Si vous l'ôtés , tout languira parmi les Homcs. L'Espérance est aussi la consolation des malheureux , & il y auroit de la cruauté à les vouloir priver de cette ressource. Ceux qui sont dans l'affliction ont absolument besoin d'elle, pour soulager leurs peines. A tout prendre , on doit regarder l'Espérance come un trésor précieux , & l'Académie des Jeux Floraux a bien choisi le dernier Sujet qu'elle a proposé pour disputer le Prix. Il s'agit de prouver que *l'Espérance est un bien dont les Homcs ne connoissent pas assez le prix* \*. La Philosophie ne doit donc pas être si austère que d'entreprendre de guérir les Homcs de l'Espérance , come d'une foiblesse que la Raïson défavoue le plus souvent.

Mais pour mériter ces éloges , il faut que  
 PEF.

\* On peut consulter sur ce sujet le Journal Helvétique Novembre , 1750. p 421. On y trouve tout ce que l'on peut dire en faveur de l'Espérance , & contr'elle , exposé d'une manière fort ingénieuse , & avec tous les agrémens du Style.

L'Espérance soit raisonnable, qu'elle soit fondée sur quelque vraisemblance, sur quelque probabilité. Le plus souvent nôtre imagination nous peint des plus belles couleurs, des biens que nous ne pouvons pas nous flater d'obtenir jamais & nos espérances sont le plus souvent chimériques. Quand on espère trop, des biens qui ne sont pas faits pour nous, ces flateuses idées sont sujettes à des retours facheux. Quoique l'Espérance soit la plus agréable de toutes les passions, elle devient avec le tems chagrin & inquiète. On l'a comparée au Lait qui est doux au commencement, mais qui s'aigrit, quand il est trop gardé. Quand elle se voit trompée, quelle peine! quelle amertume! Alors viennent les plaintes contre la Providence, & les mouvemens d'envie contre ceux qui ont obtenu ce bien, dont nous nous flatons mal à propos.

Un Home d'esprit qui avoit été long-tems le jouet de la Fortune, & qui s'étoit bercé d'espérances flateuses sans aucun succès, s'écartant enfin défabusé, prit le parti de la retraite. Pour exprimer sa nouvelle situation, il fit ces deux Vers Latins, qui ont été trouvés fort beaux;

*Inveni portum, Spes & Fortuna valet:  
Nil mihi vobiscum, ludite nunc alios;*

En voici le sens , mais il est difficile d'en rendre toute l'énergie dans nôtre Langue.

*J'ai enfin trouvé heureusement le Port.  
Adieu Espérance & Fortune, qui m'avez entretenu de vos chimères pendant toute ma vie.  
Je ne veux plus rien avoir à faire avec vous,  
& vous pouvez désormais jouir quelque autre que moi.*

En nous persuadant bien de la Maxime de Salomon , nous apprendrons aussi à moins craindre la Mort. Qu'est-ce que dix années de vie ? Disons nous bien qu'il ne nous y arrivera qu'à peu près ce qui nous est arrivé par le passé. En perdant la vie nous perdons peu de chose. Des gens qui ont eu quelque traversé vous diront , qu'ils ne voudroient pas , pour tout au monde , repasser par les dix , les vingt années de leur vie précédente. Heureux s'ils regardoient le reste de leur vie come à peu près semblable , & qu'au lieu de se repaitre de nouvelles chimères pour l'avenir , ils prenoient occasion de là , de se détacher de la terre.

Dans tous nos raisonnemens précédens , nous avons supposé que le tems à venir ne seroit pas plus malheureux ; que seroit-ce s'il étoit pire que les années que nous avons déjà passé ? Cependant c'est-ce qui doit arriver assez naturellement. Le passé doit avoir été

été le plus beau de nôtre vie. La perspective de la Vieillesse ne présente guères que des chagrins & des infirmités.

Aprenons donc à jouir du présent tranquillement & en repos. Goutons les douceurs que Dieu nous acorde, & en mêmes tems suportons patiemment les maux dont nôtre vie est quelquefois mêlée. Agissons avec elle come on en use avec un Débiteur insolvable : Tirons en ce que nous pourrons. Il faut prendre la vie présente come elle est & s'accommoder du présent, quoi qu'il ne soit pas tout à fait tel que nous le souhaiterions.

*Les Homes, dit Mr. de Fontenelle, sacrifient tout ce qu'ils ont à une Espérance, & tout ce qu'ils avoient, & ce qu'ils viennent d'acquérir; ils le sacrifient encore à une autre Espérance; & de cette manière ils trouvent toujours le secret de s'ôter d'entre les mains ce qu'ils tiennent. On ne se soucie guère d'être heureux dans le moment où l'on est. On s'attache toujours à l'être, dans le tems qui viendra, come si ce tems qui viendra, devoit être autrement fait que celui qui est déjà venu.*

*On peut comparer le ridicule de l'Humanité sur ce point, à un Home qui avoit soif, & étoit assis sur le bord d'une Fontaine. Il ne vouloit point boire de l'eau qui couloit devant lui, parce qu'il espéroit qu'au bout de quelque tems,*

*il en aloit venir une meilleure. Ce tems étant passé Voici encore la même eau, disoit-il. Ce n'est point celle-là dont je veux boire, j'aime mieux attendre encore un peu. Enfin, come l'eau étoit toujours la même, il attendit si bien, que la Source vint à tarir, & il ne but point. A qui n'en arrive-t-il pas autant? Il n'y a point d'Home à qui la vie ne manque, avant qu'il en ait fait l'usage qu'il en vouloit faire\*.*

Cet ingénieux Auteur dit encore ailleurs, que les Habitans de quelque Planète ne pourroient pas s'imaginer qu'il y eut ici bas, cette espèce bizarre de Créatures, qu'on apelle le Genre-humain. Pourroient-ils se figurer que des Homes avec une durée si courte, aient des vues si longues, qu'ils aient une si forte envie d'être heureux, avec une si grande incapacité de l'être.

Il y a des gens toujours inquiets, toujours ingénieux à se tourmenter & à tourmenter les autres; ils savent ramasser le présent, le passé & l'avenir, pour se trouver malheureux. Disons à ces gens là, que l'avenir sera à peu près come le passé, & que peut être il ne sera point pour eux.

Un Prédicateur qui traiteroit cette matière dans un comencement d'année, feroit une Réflexion importante; c'est que dans cette

cir-

\* Dialogues des Morts, Jean de Naples & Anselme.

circonstance, on fait quelquefois des projets de conversion, aussi bien que des plans de fortune, mais qu'on renvoie toujours sa Conversion à un autre tems... Come nous renvoions d'être heureux à la suite de nôtre vie, sans nous mettre en devoir de l'être dans le présent, nous renvoions de même l'ouvrage de nôtre Salut. Il apliqueroit à ce renvoi la sentence de *Salomon*; *Ce qui a été sera, Ce qui a été fait se fera encore*, ou plutôt, *Ce qui ne s'est pas fait les années précédentes, ne se fera pas non plus celle-ci*. Toutes nos bones résolutions présentes auront le même sort que les précédentes, & s'évanouiront de même. Mais il ne convient pas de pousser trop cette Réflexion, dans un Discours de la nature de celui-ci.





# E S S A I

Sur ce Sujet, don  par l'Académie Françoise.

*Rien n'excite plus les Talens que l'Amour  
de la Gloire.*

**E**N parlant de la Gloire, je n'ai pas dessein de parler de cette Gloire toute céleste, qui est d'un ordre bien supérieur à celle de la Terre, & qui comence où celle-ci finit. Je ne me propose pas non plus de me renfermer dans les bornes du Sujet proposé par l'Académie. Come ce n'est point le Prix qu'elle distribue que j'ai en vue, je veux essaier de donner à cette matière plus d'étendue. J'examinerai d'abord de quelle manière on peut considérer la Gloire, come le motif de nos actions; ce qu'elle a de louable & de dangereux: Je distinguerai ensuite, une Gloire fausse & chimérique d'une Gloire réelle & véritable.

Rarement les Hommes font ils le bien pour l'amour du bien, & font ils vertueux par un amour désintéressé pour la Vertu. Il y a  
pres-

presque toujours quelque chose de bas & de grossier, qui se mêle à la pureté de leurs intentions; ce qui avilit & dégrade les motifs les plus nobles & les plus belles actions. Un illustre Auteur, qui conoissoit bien le cœur humain, a dit, *Que la Vertu n'iroit pas loin, si la Vanité ne lui tenoit compagnie.* Il y a tel Prédicateur qui, en prêchant sur l'Humilité, veut avoir la gloire de l'avoir confondue & de remporter les éloges de ses Auditeurs. En combatant l'Orgueil, on veut l'honneur de le vaincre. L'Homme est si avide de Gloire, qu'il ne dédaigne même pas celle de passer pour modeste.

Cicéron disoit, que si l'on venoit à mépriser la Gloire, il seroit à craindre que l'on ne vint aussi à mépriser les talens & les bonnes actions, dont elle est la récompense. Ce grand Homme n'étoit pas insensible aux avantages qu'elle procure; il a tout sacrifié pour en aquerir, elle étoit le prix de tous ses travaux. S'il est devenu le plus grand Orateur de son Siècle, s'il a sauvé sa Patrie des fureurs de *Catilina*, c'est qu'il vouloit mériter les Lauriers dont elle couronne ses Adorateurs, & recevoir d'elle ces Eloges, que la Rendmée publie, & qu'il plaçoit fort au dessus des Titres & des Richesses.

*Aïons quelque indulgence*, disoit un habile

Jurifconsulte, pour le desir des lozianges, pourvu qu'il soit à la suite de la Vertu come Esclave, afin de la servir, & non devant elle, come un Maître, afin de la donner.

C'est cette aprobation si flateuse, qui est l'idole du Guerrier, aussi bien que de l'Homme à talent ; c'est à la Gloire à qui César & Alexandre ont sacrifié tant de milliers d'Hommes. Ils croioient semer de la Gloire, & ils ne répandoient que de la terreur, & ne recueilloient que de la haine. Le Soldat le plus courageux ne seroit peut être qu'un lâche, s'il n'étoit soutenu de l'exemple de ses Compagnons, & des yeux de son Général : Il lui faut des Témoin & des Spectateurs. La Gloire est l'éguillon du Courage & de la Valeur. C'est la crainte de passer pour poltron qui empêche de l'être ;

*De là vient dans nos cœurs cette bouillante envie  
D'affronter une mort, qui donne une autre vie.*

On se flate que lorsqu'on ne sera plus, toute la Terre célébrera nos hauts faits, & que l'Univers entier sera plein de l'éclat de nôtre Gloire. Ne pouvant nous soustraire à l'empire de la Mort, on veut du moins lui dérober cette partie de nous même, qui n'est pas de sa dépendance, & qu'on appelle un Nom.

C'est ce qui rend presque tous les Hommes

si sensibles à leur réputation , qui n'est après tout qu'une pompeuse & éclatante chimere , qui excite presque toujours l'envie. Les Gens à talens , qui y sont les plus exposés , ne la recherchent pas avec moins d'empressement que les Guerriers : Ils voudroient que la Renommée, avec ses cent Trompettes, ne fut occupée qu'à célébrer leurs louanges. Ils croient que celles que l'on donne aux autres sont un larcin qu'on leur fait : Ils ne pensent pas qu'il en est de la réputation come de l'Arbre d'or de la Sibille , plus on en coupoit de Rameaux , plus il en renaissoit.

Si l'amour de la Gloire excite l'Envie, elle n'augmente pas moins l'Orgueil ; *César* ne pouvoit souffrir ni Supérieurs ni Egaux : Il falut renverser le Gouvernement de sa Patrie & la mettre aux fers , pour satisfaire à son ambition. *Alexandre* ne vouloit luter que contre des Rois : Il fit la Guerre à *Darius* , pour combattre un Rival digne de lui :

*Et portant en tout lieu le Carnage & la Guerre,  
De sa vaste folie emplit toute la Terre.*

DESPREAU.

Ce Conquérant téméraire , qui faisoit consister la Gloire à subjuguier toutes les Nations, s'imaginoit que tout devoit ploier devant lui & respecter sa puissance : Dans cette idée,  
ayant

aiant demandé aux Députés des *Celtes*, ce qu'ils craignoient le plus ; *Nous ne redoutons rien*, repliquèrent ils, *que la chute du Ciel & des Astres* ; Réponse hardie & fanfarone, mais bien propre à rabatre l'orgueil d'*Alexandre*.

Il n'y a rien d'honorable, que ce qui est honête, raisonable, conforme à la dignité & à la perfection de l'home. *Socrate* détestoit les *Sophistes*, qui ont séparé dans leurs opinions, ce qui est glorieux & utile de ce qui est juste & raisonable. *Je n'ai connu personne*, disoit il, *plus grand qu'un simple Citoyen nommé Selles* ; il étoit Home de bien ; rien ne lui manquoit dans la vie, parce qu'il ne desiroit jamais rien, que ce qu'on peut & qu'on doit avoir : Il est mort au Lit d'honneur, combattant pour sa Patrie, avec une valeur digne de lui & d'elle.

*Périclès* avoit la même idée de la vraie Gloire. Ses Amis vantoient ses Talens & ses Conquêtes : Ce sont là, dit il, des effets de la Fortune, & des présens de la Nature ; j'y ai peu de part, mais j'ai travaillé à détourner de dessus ma Patrie, les calamités qui la menaçoient. Mes Citoyens ne peuvent me reprocher, que je leur en aie attiré aucune. Le sujet qu'ils ont d'être satisfaits de moi, est la seule douceur à laquelle je dois être sensible. Un bon Génie trou-

trouve plus de Gloire à éclairer les Hommes & à les rendre heureux, qu'à les vaincre & à les soumettre. Il aimeroit mieux sauver le monde, que le conquérir. Il est plus flaté de l'hommage intérieur rendu à la Vertu, que des louanges que l'on donne à ses Conquêtes. Il est convaincu, que ce ne sont que les bonnes actions, qui soient de beaux traits dans son Histoire.

Un bon Citoyen confond sa Gloire avec celle de sa Patrie, ou plutôt, il ne trouve rien d'honorable, que ce qui est utile, & qui contribue à sa conservation & à sa prospérité. Le zèle qu'il a pour elle lui inspire le généreux courage d'immoler à son repos & à son bonheur, les sentimens les plus tendres de l'amitié. *Ariston* aimoit chèrement *Andranodore*, mais ayant appris qu'il avoit conspiré contre *Gélon*, Roi de *Siracuse*, leur Souverain, il se crut obligé de découvrir la Conjuración; il ne craignoit pas de trahir son Ami, pour marquer à son Prince sa fidélité.

Si l'Amour de la Patrie a produit des actions vertueuses & louables, elle en a aussi produit de criminelles, qu'on ne peut que condamner; telle est celle que comit *Sampietro*, qui étoit de l'Isle de *Corse*, à l'égard de son Epouse. Aiant appris qu'elle vouloit se retirer à *Gènes*, & aiant conçu une grande hor-

horreur pour cette République, il ne put pardonner à sa Femme le penchant qu'elle témoignoit pour une Ville qu'il détestoit, & l'étrangla de ses propres mains.

L'amour qu'un bon Citoyen a pour la Patrie, doit l'engager à lui sacrifier ses inclinations favorites, & les idées d'une fausse Gloire. On la met souvent à avoir un grand & somptueux Equipage; de vastes Campagnes, où l'on tourne tout en ornemens, & qui occasionent des dépenses excessives & continuelles, sont la ruine des meilleures Familles. Le Luxe est un goufre où les anciennes Maisons tombent & se précipitent; les nouvelles suivent aveuglément l'exemple des anciennes; quelques riches qu'elles soient, elles y trouvent aussi leur décadence & leur tombeau. L'Opulence passe rarement des Pères aux Enfans. Le Luxe est l'écueil où se brise la Fortune la plus brillante, & qui paroît la mieux affermie.

Rien n'éclipse plus la Gloire d'une Nation, rien n'énerve plus son Courage que le Luxe. *Aristodème*, Tiran de *Cumes*, ne trouva point de meilleur moïen d'établir sa Domination, & de détruire la Liberté, qu'en inspirant à ses Sujets le gout du Luxe & de la Molléssé. Il vouloit que les Garçons ornassent leurs Cheveux de fleurs, & portassent,

des

des Robes de différentes couleurs ; que lors qu'ils alloient chez leurs Maitres de Danse & de Musique , de jeunes Filles leur portassent des Parasols , des Parfums & des Eventails ; que dans le Bain , elles leur donassent des Peignes & des Miroirs. Cette Education éfeminée duroit jusqu'à l'âge de vingt ans.

Mais dira quelqu'un , ce Luxe si dangereux selon vous , est pourtant nécessaire à la Societé ; il en fait le nœud & la prospérité ; il exerce les talens & fait travailler les Marchands & les Ouvriers. Ce que la Providence ne peut obtenir de nôtre sagesse , elle l'obtient de nôtre sottise.

La Gloire est un remède contre l'indolence & la molesse ; elle nous fait sortir des bras du Luxe & de la Volupté : C'est ainsi qu'*Ulysse* résiste aux charmes séducteurs de *Circé* , guidé par l'Amour de la Patrie & par la Gloire. Pourquoi *Archimède* s'écria t'il , tout transporté de joie , après une certaine découverte , *je l'ai trouvé , je l'ai trouvé* , si ce n'est , parce qu'il sentoit que cette découverte alloit le couvrir de Gloire & le faire passer pour un Génie supérieur ? Si *Descartes* , *Newton* , *Mallebranche* , *Apelles* , *Michel Ange* , vivoient encore , & qu'on leur demandat quel étoit l'objet de leurs recherches & de leurs travaux ? Quel étoit le but où ils tendoient ?

S'ils

S'ils répondoient avec franchises, ils ne man-  
queroient pas de dire, qu'ils avoient en vue  
de se faire un Nom, de sortir de la foule,  
& de laisser à la Postérité la plus reculée, un  
témoignage authentique qu'ils avoient vécu.  
Pour les Poetes & les Orateurs, il est certain  
que leurs talens ont pour objet leur réputa-  
tion & la Gloire.

*Ils veulent que leur voix charmant tout l'Univers  
Il couronne leur front de Lauriers toujours verts,  
Et que leurs Noms gravés par les mains de la  
Gloire,  
A nos derniers Neveux transmettent leur mé-  
moire.*

Quelle ne seroit pas la lenteur du progrès  
des Arts, & l'incertitude de leur succès, si  
la Providence eut laissé à la Raison seule le  
soin de les animer & de nous encourager.  
On sait combien sa marche est froide & tar-  
dive. L'excellence des Sciences & des Arts,  
n'est pas suffisante pour exciter les Talens; il  
faut déjà en avoir acquis, pour en découvrir  
la beauté. Cette vue peut causer une forte  
d'étonnement & d'admiration, mais l'émo-  
tion ne nous conduira pas loin, si elle n'est  
soutenue par le desir de plaire & d'être admi-  
ré à nôtre tour: C'est ce desir, que l'on vou-  
droit en vain se dissimuler, qui produit cette  
ému-

émulation si nécessaire, pour multiplier & perfectionner les Talens : Un jeune Homme qui aime la Gloire, surpassera bien tôt ses Compagnons. Je sai que le succès remplit nôtre Ame d'une délicate satisfaction; mais qu'on y prenne garde, cette satisfaction même est l'effet de l'espérance d'être aprouvé des Conoisseurs, & de ceux qui ne le sont pas; elle est une suite de la conviction que nous avons nous mêmes de la supériorité de nos Talens, & de l'impression qu'ils feront sur les autres. Ce plaisir seroit moins grand, s'il n'étoit causé que par un intérêt grossier & matériel. Quoique *Despréaux* ne fut pas entendeur d'Argent, & qu'il en eut besoin, il fut cependant moins sensible à la Pension de deux mille Livres, que lui acorda *Louis XIV.* qu'il ne fut touché des louanges de ce Prince. *Alexandre* protégeoit si fort les Talens, que lors qu'il détruisit *Thèbes*, il fit conserver soigneusement la Maison de *Pindare*.

Il y a plusieurs espèces de Grandeur; celle où nous élève les Talens, & qui en émane, paroît la plus naturelle & la plus brillante. Les Titres & les Dignités que donent la Naissance, sont l'ouvrage d'un heureux hazard; mais la Grandeur que procure les Talens, la Gloire qui les suit, est l'ouvrage de nôtre industrie & de nôtre mérite. La Noblesse de

l'Home à Talens, n'est due qu'à lui, & il en est, en quelque sorte, le créateur. Comme il y a une grande diversité de Talens, chacun aussi remporte la Gloire qui lui est assortie & qui lui convient.

Il me semble qu'on pourroit comparer un Home, qui prétendroit parvenir aux plus grands Talens, sans le secours de la Gloire, à un Edifice isolé, que rien ne soutient, & qui s'écroule bien tôt par son propre poids.

Si l'on n'est pas aidé par l'amour de la Gloire, on ne fait précisément que ce qu'il faut faire; après le bien, on ne cherche pas le mieux; on se renferme dans les bornes de ce qu'on appelle son devoir, sans avoir l'ambition d'aller au delà. On reste dans la médiocrité, parce qu'on n'a pas assez de grandeur d'Ame pour aspirer à l'excellent. Aussi voyons nous que les Homes les plus illustres par leurs Talens, n'ont pas méprisé la Gloire, qui en est la récompense. Les *Egiptiens*, les *Grecs*, les *Romains*, & si l'on veut se rapprocher de nôtre tems, les *François*, les *Allemands* & les *Anglois*, qui sont les Nations où les Talens ont le plus brillé, sont aussi celles qui ont mis le plus haut prix à la Gloire. C'est peut être l'envie de surpasser *Corneille*, qui a fait *Racine*. La Gloire qu'avoit acquise *Descartes*, a excité l'émulation de *Newton*.

Mais

Mais cette Gloire est quelque chose de si délicat, que le moindre soufle peut la ternir. Il y a des grands Hommes qui ont vécu trop d'un jour, & qui ont vû les Lauriers qu'ils avoient cueilli, se flétrir entre leurs mains. *Pompée*, jusques à la Bataille de *Pharsale*, avoit passé pour un Capitaine heureux & habile. *Pultowa* fut l'écueil fatal où échoua la haute Renommée de *Charles XII.* Roi de *Suède*.

Il faut savoir doner des bornes à l'Amour de la Gloire, quand on sent diminuer les Talens qui la soutiennent. C'est un Edifice qui a besoin d'apui, & qui s'écroule bien tôt, si le fondement vient à lui manquer. *Cornille* qui ne sentit pas que son Génie baïssoit sur la fin de sa Vie, survécut à sa Gloire & en vit le déclin; au lieu que *Racine* son Rival, qui fut se retirer à propos du Théâtre, jouit constamment de l'éclat de sa réputation.

Il est assés rare que la Gloire acompagne les Gens de Lettres, dans le sein de leur Patrie. On est acoutumé à les voir au niveau de leurs Compatriotes; on ne les place guères au dessus, quelle que soit la supériorité de leurs Talens. Sont ils éloignés, la perspective change; la proximité, qui empêchoit devoir l'objet dans toute son étendue, & qui ne déroboit une partie, cesse de le couvrir;

on rend alors justice à ceux qu'on n'estimoit pas assés. Je conois des Prédicateurs, que l'Etranger admire, & qui étoient à peine écoutés dans leur Patrie. Ils ont eu besoin de changer de Scène, pour être estimés ce qu'ils valent.

*Quelle nombreuse pépinière*

*D'Interprètes sacrés, qui portent la lumière*

*Dans les Climats les plus lointains !*

*Disciples de la Foi, venés Ministres saints ;*

*Pournissés jusqu'au bout cette noble Carrière,*

*Et de tous leurs devoirs instruisés les Humains.*

Quand on va à la Gloire par la route de la Vertu, tout va bien ; mais quand on y va par le sentier de l'Ambition, tout va mal. Le plus grand malheur pour un Etat, c'est ce concours de grands Homes, qui prétendent tous à l'autorité. Ils comencent par la diviser, & finissent par l'anéantir.

L'abondance des bonnes choses en diminue aussi le prix. On ne croit pas que la quantité puisse se trouver avec le beau. Si les Diamans étoient moins rares, ils seroient moins estimés. Un Auteur a, t'il écrit avec succès, s'il continue à composer, même avec plus de force & de gout, sa réputation loin d'augmenter, diminue, sur tout s'il exerce son Génie sur divers sujets. On se lasse d'admirer

admirer les mêmes Ecrivains ; on ne veut pas réunir sur une seule Tete tous les Eloges. Quoique la multitude de leurs Talens en marque l'étendue & la liaison, on leur refuse des louanges, par les raisons mêmes qui sembleroient devoir les en rendre dignes. On publie déjà que *Voltaire* comence à baisser, parce qu'il s'est trop élevé, & qu'il a écrit sur des matières très différentes. L'Envie élève autour de lui des Nuages, qui pourroient ternir sa Gloire, lors qu'il la mérite le plus. On dit qu'un jour *Plutus* prodigua à l'un de ses Favoris une grosse quantité de pièces d'or & d'argent ; il les méprisa & les prit pour de la fausse monnoie, à cause de leur abondance. Il ne faut pas confondre la vraie Gloire avec un Nom fameux, & si l'on veut immortel, mais couvert d'infamie.

*Deux Chemins differens & presque aussi battus,  
Au Temple de Mémoire également conduisent ;  
Le Nom de Pénélope, & le Nom de Titus,  
Avec ceux de Médée & de Néron s'y lisent,  
Les grands Crimes immortalisent,  
Autant que les grandes Vertus.*

Mad. Des-Houlières.

La Renommée n'a pas moins publié les Crimes de *Tibère*, de *Caligula*, que les Vertus de *Trajan* & des *Antonins*.

L'empressement qu'on témoigne pour une fausse Gloire, est un des plus grands obstacles à l'acquisition de la véritable. Aussi *Alexandre*, tout avide qu'il étoit d'un grand Nom, ne vouloit pas qu'on mêlat rien d'étranger ni de fabuleux à ses faits. Il se moqua d'un Historien qui le louoit d'avoir tué plusieurs Eléphans à coups de flèches, & dit, qu'il auroit mérité d'être jetté lui & son Livre dans la Rivière.

Quand on conoit la vraie Gloire, & qu'on l'estime come on le doit, on tache d'aquerir toutes les Vertus, tous les Talens qui peuvent la mériter, & dont l'éclat réjaillit sur notre Patrie. D'où vient y eut il tant de grands Homes chez les Grecs, & chez les Romains, si ce n'est parce qu'ils conoissoient le prix d'une Gloire solide? De là l'antique Rome, qui étoit un repaire de Brigands, devint une pépinière d'Homes illustres.

L'on s'abuse quelquefois dans l'idée qu'on se fait de la Gloire; on la place où elle n'est pas, & on la méconoit où elle réside. On trouve une forte de Gloire à aquérir des Richesses, ou des Dignités; l'on n'a pas honte de ramper pour obtenir les uns ou les autres. Les plus grandes bassesses ne coutent rien, quand il s'agit de s'élever ou de s'enrichir. Voiés cet Home, qui remplit de sa fière qua-

rure

rare le fond d'un Char pompeux , trainé à 6. Chevaux. Il est né dans la poussière ; comment croiés vous qu'il est parvenu à cette haute fortune , qui l'étonne lui même , & le rend méconnoissable à ses anciens Amis ? Est ce par son industrie , par son savoir , par un travail légitime ? Non ; des Entreprises téméraires , qui auroient coulé à fond un autre Home , moins heureux , l'ont conduit au Port ; un Vent favorable l'a porté rapidement dans le sein de la Fortune , & parce qu'elle lui prodigue ses faveurs , il se flatte d'être couronné de Gloire. Cet autre , non moins fortuné , a pris une route différente ; le brillant des Titres & des Dignités l'a séduit , & mis en mouvement. C'est le but de la carrière où il court. A t'il pris pour guide la Vertu ? A t'il été conduit & dirigé par des Talens supérieurs ? Leur marche est trop lente & trop circonspecte ; le prix qu'il se propose est trop beau , pour ne pas exciter son impatience ; il veut le posséder promptement ; pour cela , il heurte & il écarte tout ce qui s'opose à son passage. Tout Concurrent est son ennemi ; s'il ne peut le vaincre à force ouverte , il lui tend des pièges pour l'écraser plus facilement ; Ce qu'il ne peut obtenir par la Vertu , il tache de le gagner par le Crime. Cromwel s'élève sur la tête de son Roi abatu à ses pieds. *Silla*

né monte au premier rang, que sur un monceau de ses Concitoyens massacrés par ses ordres.

*Aux yeux d'un Marius, tout paroît légitime ;  
L'éclat d'un grand forfait en efface le crime.*

Un honête Home est bien lojn de penser ainsi. Il fait qu'un amour désordoné de la Gloire, peut conduire à l'infamie & aux plus grands Crimes. *Erostrate*, qui brula le Temple d'*Ephèse*, pour rendre son Nom immortel, n'a éternisé que la folie & la fureur. *Michel . Ange*, ce Peintre si célèbre, auroit été plus illustre, s'il n'eut pas, dit-on, fait mettre en Croix un Home innocent, pour représenter plus fidèlement, & avec plus de feu & d'énergie, la mort & les souffrances de nôtre Seigneur. L'amour d'une Gloire solide n'excite que des Talens ou vertueux ou légitime, & condanne à une honte éternelle, ceux qui l'ont aquise ou perfectionée par le Crime. Rien n'est glorieux que ce qui est conforme à nôtre devoir, & l'on ne doit rien faire dans la vie, qui puisse en ternir le lustre. *Fabius Maximus*, qui parut immoler sa propre Gloire à sa Patrie, ne s'est pas rendu moins fameux que *Scipion*.

Veut on parvenir à une Gloire réelle, joignons la Vertu aux Talens; faisons des choses

choses dignes d'être écrites, ou des Ouvrages qui méritent d'être lus. Il n'y a que les grands Talens qui immortalisent les grandes Actions, & qui ouvrent aux Héros, & aux Génies distingués dans tous les genres, le Temple de la Gloire. Les Muses seules peuvent les couronner d'un Laurier qui ne se flétrit jamais.

*Sans elles un Héros n'est pas long-tems Héros ;  
Malgré tous ses hauts faits, la Mort d'une ombre  
      noire*

*Enveloppe avec lui son nom & son Histoire.*

DES PREAUX.

Si l'Amour de la Gloire excite les Talens, ceux ci à leur tour soutiennent la Gloire, & la rendent plus ferme & plus durable. *Auguste & Louis XIV.* par les recompenses qu'ils donèrent aux grands Poetes, & aux grands Orateurs, ont plus fait pour leur Gloire, que par leurs Victoires & leurs Conquêtes. Le Temps peut éfacer celles ci ; ils les doivent, la plupart à leurs Généraux, à la force, à la Fortune, ou à la foiblesse & à l'imprudence de leurs Ennemis ; au lieu que la protection qu'ils ont acordée aux Gens de Lettres, qui la méritoient, est un monument éternel de leur gout, de leur grandeur d'Ame, & de leur générosité.

GENEVE.



# E X T R A I T

*D'un Poëme Anglois, qui a pour titre l'Hermite.*

*A Monsieur F. R.*

Du suc exquis des Fleurs je compose mon Miel.

**N**ous l'avons dit quelquefois, on pourroit faire un excellent Recueil en rassemblant les bones Pièces qui se trouvent dispersées en divers Journaux, qu'on ne lit presque plus, dès qu'ils ont perdu les graces de la nouveauté; on les tireroit par là de l'obscurité, & on les reussusciteroit, en quelque forte. Mais il faudroit beaucoup de goût & de lumières pour distinguer le meilleur, du médiocre, avec lequel il se trouve souvent confondu. Il ne faudroit pas redouter l'acufation de *plagiat*, dès qu'on indiqueroit franchement les sources où l'on a puisé. Le seul inconvenient qu'il y auroit à craindre, ce seroit de perdre le mérite de la varieté, en inferant dans ce Recueil, de trop longues Pièces, qui prendroient la place de plusieurs autres. Mais ces mêmes Pièces ne pourroit-on point les abrèger? Elles y

ga-

gagneroient peut-être, étant réduites à l'essentiel. Les plus longs Ouvrages ne sont pas toujours les meilleurs. Ce n'est pas la quantité de matière qui en fait le prix. Je sais bien que quelques Savans traitent de *Crème foïetée*. Ce qui n'occupe pas un gros & pesant Volume. Mais les Connoisseurs ne pensent pas ainsi : Ils demandent des Principes exposés avec netteté, & avec précision ; moins de Mots que de Pensées. Ce n'est pas la multitude des termes & des expressions, ce n'est pas la masse ni la quantité des Volumes, qui éclairent l'Esprit, & qui contribuent le plus au progrès des Sciences. Ce sont des idées claires, présentées dans leur ordre naturel ; & s'il est possible, avec grace & avec élégance. Je voudrois joindre aux Morceaux d'Erudition ou de Philosophie, de courtes Dissertations sur quelques parties des Belles Lettres ; des Analises des meilleurs Discours d'Eloquence, des Extraits des plus beaux Poèmes ; cela formeroit une petite Bibliothèque, un Parterre émaillé de différentes Fleurs, où les Gens du Monde se plairoient à se promener, aussi bien que les Savans. Je vai essayer aujourd'hui de vous donner un Echantillon de ce projet : Je choisirai pour cela, une Traduction d'un Poème *Anglois*, qui m'a paru fort curieux & fort intéressant,

& qu'on trouve dans le Tome 39. de la Bibliothèque de l'Europe.

## C H A N T I.

Dans cette vaste étendue où la Mer Atlantique roule ses flots, *Kilda*, dernière des *Helvides* \*; porte aux Cieux sa Tête élevée. Isle fortunée, quoique voisine de l'*Ourse*, elle ignore les Arts, qui pollissent & corrompent des Climats plus doux, & possède les biens de la simple Nature & de la simple Vertu. L'Ambition n'y a point encore pénétré. Jamais la Guerre n'y porta d'Etendarts teints de Sang, ni le Fer destructeur. La Volupté, cette Sirène flateuse qui enivre les Nations d'un Nectar empoisoné, y est un nom inconnu; mais le contentement que la Raison procure, la Fidélité qui unit une Communauté de Cœurs, sans artifice; & surtout, l'ignorance du Crime, dirigent ce petit Monde, & assurent à ses Habitans une Vie heureuse, un Esprit libre de la rage des Passions, un Corps exempt de maladie. Vous voyés sur tous les Teints, les roses de la santé, & dans ces Corps, endurcis par la Tempérance, les simples ressorts de la vigueur.

Pour

\* Ces Isles appellées aussi les *Westernes*, se trouvent près des Côtes occidentales de l'Ecosse.

Pour comble de bonheur, la Liberté, que ne conoîtront jamais l'Avarice & l'Ambition, habite chez ce Peuple, & avec elle le Contentement & l'Indépendance.

- C'est là que le vertueux *Aurèle* chassé de sa Terre natale, trainoit les restes d'une vie usée par la douleur, & mêloit ses plaintes aux mugissemens des Flots. Un souvenir affreux lui rappelloit un passé acablant; une Epouse & une Fille aimable, laissées sans défense à la discrétion d'un Ennemi, dont la rage civile & le zèle furieux, animoient à la cruauté. Tel étoit l'état de l'Âme de cet illustre Exilé, jusqu'à ce que le Temps porta dans ses plaies un Beaume salutaire. Le calme reparût, mais un calme pareil à celui de la Mer irritée, qui après la Tempête, continue encore à frémir.

Placé entre les Jumeaux, le Soleil rendoit aux Climats méridionaux un Printems délicieux, & portant son influence sur ces Rochers solitaires, y atiroit, des Terres inconnues, une multitude d'Oiseaux. *Aurèle*

observoit les jeux & les tendres transports de ces Habitans de l'Air, & abaissant ses regards sur la Mer, il adoroit la Main qui retient l'Océan dans des bornes éternelles, & qui, par le moyen des Vens, joignant un Pole à l'autre, rapproche des Mondes séparés, & unit

unit par les liens du besoin & de l'amour, la Famille universelle de la Terre. L'Astre du Jour se penchoit sur l'Océan. Le Miroir azuré rendoit au Monde l'image du divin Flambeau, & autour d'elle, des nuages brillans formoient sur la surface des Eaux un Passage aerien. Un son sourd & plaintif s'élevé tout à coup des voutes souterraines que la Mer a creusées; les Rochers le renvoient aux Cavernes; les Oiseaux cessent leurs Chants; le Vent du Sud, qui porte la destruction sur ses Ailes, se précipite sur la Mer. A l'abri d'un Rocher, *Aurèle* contemple les Ondes irritées. Il entend le Tonnerre de l'Océan; il voit les Montagnes d'Eau, qui s'élevént jusques aux Astres. Aussi loin que sa vue peut s'étendre, là où les dernières Vagues confondent leur écume avec les Nues, un Vaisseau paroît subitement. *Aurèle* le voit & invoque le Pouvoir dont les Vens entendent la Voix... *Sauvés, Grand Dieu!* s'écrie t'il, *ces Homes malheureux: Il n'y a que votre Main toute puissante, qui puisse les délivrer.* Mais nos Vœux ne peuvent arrêter l'heure fatale. - Emporté par le Tourbillon, le Vaisseau tourne avec impétuosité; le Gouvernail se rompt; les Mats tombent fracassés; les Voiles déchirées volent dans les Airs. Moment funeste! La moitié de l'Océan s'élevé,

lève, & formant une Vague menaçante, elle retombe en déluge. Le Navire s'enfonce, pour ne reparoitre jamais.

*Le Pilote tremblant, que son Art abandonne,  
Contemple à chaque Flot, la mort qui l'environne.*

*Aurèle* verse des pleurs ; il élève son Cœur & ses Soupirs vers le Ciel ; *Souverain Arbitre de l'Univers*, dit-il, *ta Volonté soit faite ; mais la Mort demande une larme ; & l'Homme doit sentir les maux de l'Humanité.*

Il s'en retourne. Des Echos répétés lui portent des sons plaintifs : Il voit une troupe d'Insulaires assemblés au tour d'un Homme tiré des Flots, & étendu sur le Rivage. Ses yeux ont perdu leur éclat ; le vermillon n'anime plus ses joues ; la Mort répand sur ses traits une paleur affreuse. De ses Cheveux dégoutte l'Eau salée, & dans sa Main un morceau de Rame témoigne, qu'il a long-tems luté contre les Flots. Jeune & formé avec complaisance par les mains de la Nature, les proportions & les graces se réunissent dans son Corps. Ses Cheveux noirs flotent sur ses épaules & en relèvent la blancheur. *Aurèle* le fait transporter dans sa Grote ; on l'agite ; on réchauffe ses membres glacés. On parfume l'air d'odeurs aromatiques ; une liqueur efficace pénètre dans ses lèvres, il se réveille. Son  
pouls

pouls recomence à battre , son teint recouvre ses roses ; la Mort semble lacher sa proie & faire place à la Vie. Rapellé à de nouvelles peines , il jette de funestes regards vers le Ciel , & vers le Peuple qui l'environe. Ses pleurs coulent de ses yeux ; il les referme ; ses mouvemens paroissent convulsifs ; sa poitrine s'élève , & le langage de l'égarement sort enfin de sa bouche.

*Baïssés , baïssés les Voiles . . . Sauvés nous Bonté Divine. L'Océan est suspendu sur nos têtes. Dernière espérance de mon Âme , non , nous ne serons point séparés . . . Grace ! Grace ! Voilà cette Vague qui s'élève au milieu de nous ; elle l'enlève à ma vue. O qu'un nouveau Soleil éclaire cet abîme ! Engloutie . . . perdue . . . perdue pour jamais. Il cesse de parler ; l'étonnement & l'éfroi s'emparent des pales Assistans. Au réle les congédie ; il fixe ses regards sur le Village de l'Etranger , suspendu entre le desir de le consoler , & la crainte de rompre le silence sacré , dû aux maux extrêmes. Toi , dit il , qu'un Miracle a tiré du sein de la Mer , si tes Sens revenus avec ta vie , peuvent discerner la Main qui t'a sauvé , adores cette Main divine : Compté parmi les morts , enfermé dans un abîme impénétrable , une Voix toute puissante comanda à la Mort de s'épargner , & à la Mer de rendre sa proie , pour que , sauvé par sa*

Bon-

Bonté, tu fusses un monument de sa compassion. Il ne m'entend point ! Quelque secret tourment acable son Ame ; il distile de ses yeux , en larmes amères . . . Ouvre moi cependant ton cœur : Quelque affligé que tu sois, sache que par un triste privilege, moi même formé à la misère, j'ai droit de partager les douleurs des Infortunés, & de rendre larme pour larme & soupir pour soupir. Ma compassion, mon amitié t'attendent pour calmer tes peines & rappeler ta Vertu. Qu'ai je entendu ! s'écria l'Etranger, après quelques instans de silence , sur cette Terre ignorée, dernière borne de la Nature, le Ciel m'envoie-t'il un Consolateur ? Généreux Inconnu, si vos maux, aigris par le désespoir, ne permettent point de remède, vois en moi un digne Compagnon, que la Terre & le Ciel concourent à rendre malheureux ; que le commencement du jour n'excitera plus à la joie, & que la nuit n'invitera plus au repos. Dans la fleur de votre âge, votre cœur, touché par une Beauté toute divine, sentit-il l'impression qu'elle cause, lors qu'elle se présente à nos yeux ? Le Ciel parut-il consentir à votre passion, & vous accorda-t'il ce bonheur des Anges, l'Amour païe par l'Amour ? Conu-tes vous ces épanchemens de cœurs, pénétrés de fidélité, de tendresse & de vertu ? . . . Si tel fut votre sort, conoissant ma fidélité, vous concevrez mon désespoir. Ce bonheur, tout ce bonheur est

*pour jamais abimé dans ces ondes éloignées . . .  
 Vous Cieux qui dévouates aux Vens & aux Flots  
 sa Tête innocente, vous seuls pouvés dire ce que  
 j'ai perdu! . . . O malheureuse Amante! O  
 infortuné Amintor! Des gémiffemens, des  
 sanglots, un morne délèspoir succèdent à ces  
 paroles.*

*Que ne puis je Amintor, reprit Aurèle, sou-  
 lager des maux que je partage! Ce cœur, crois  
 en le Ciel qui voit tes larmes, ressent tes douleurs  
 les plus vives. Hélas! que la douleur est juste,  
 lors que la Raison & l'Amour pleurent sur le  
 même Tombeau! Qui ne sent rien n'a jamais  
 aimé. Les pleurs de l'Amour sanctifient l'Ame;  
 elles l'attendrissent, mais sans l'assujettir. Nous  
 mèlerons nos larmes pour l'objet de nos regrets.  
 Tous les jours, lors que l'Aurore dorera les  
 Montagnes & que le soir les couvrira de ses om-  
 bres, chacune des graces de son Visage & de son  
 Ame, sera le sujet de nos Discours. Tu enten-  
 dras de moi le récit le plus terrible. Amintor,  
 ton cœur acablé de ses maux, frémira en apre-  
 nant les miens. Mais l'heure de l'obscurité est  
 venue; il est tems de te reposer. Ministres des  
 Cieux! portés le calme dans son esprit; présen-  
 tés lui des images consolantes, & soufflés dans  
 son Cœur la paix sacrée qui est le partage d'un  
 bon Cœur. Aprenés lui que le même Dieu, qui  
 done ses dons, est le maitre de les retirer.*

Jusques ici, j'ai copié la Narration du Poete, où il a jetté les images les plus vives & les plus touchantes; mais le peu d'étendue du *Journal Helvétique* m'oblige d'abrèger un récit si beau & si intéressant. Je cours rapidement à la conclusion de ce Poëme, & je me réduis à n'être plus qu'Historien, au risque de perdre quelques beautés.

Le Somnil d'*Amintor* est interrompu par le mugissement des Vens & de la Mer. Son Imagination lui présente sa Maitresse ensevelie sous les Flots, lui tendant les Mains & implorant son secours. Il y vole, mais il est lui-même englouti par les ondes irritées. Il croit y voir une seconde fois la belle & aimable *Théodore*, son Amé tendre se montre sans nuages dans les yeux. Ne connoissant point de crime, elle ne cache point de desirs. Il croit entendre sa charmante Voix; des Mirtes fleuris embeaument ces lieux; les Rossignols chantent les Chants nuptiaux. Les deux Amans volent sur un Gazon émaillé, & leurs Ames s'exhalent en de tendres transports. Trois fois les bras d'*Amintor* veulent embrasser son Amante; trois fois elle s'échape & s'évanouit dans les Airs. . . Arrête! Où fuis tu? . . Ses cris le réveille; il soupire; il la cherche encore. Ses Sens transportés par la vision, lui ofrent toujours cette image chérie

douce illusion que la réflexion dissipe ! Il sent de nouveau toutes ses peines. Il se lève, parcourt le rivage, & montant sur le rocher, il veut se précipiter dans les Flots. Une pensée l'arrête ; il réfléchit que ses jours appartiennent à son Créateur, qui les lui a donés. Aurèle, levé aussi matin qu'Amincor, le voit & est touché d'une vive compassion. Il l'entend s'écrier : *Je suis las du Soleil ; le retour des jours & des nuits n'est pour moi qu'obscurité & que désespoir. Mais qui se plaint, oublie qu'il peut mourir :*

La Douleur est un siècle & la Mort un moment.

*O Fille trop aimable, si dans le séjour sacré du repos, les noms qui te furent les plus chers, ceux d'un Amant & d'un Ami t'intéressent encore, jette sur moi un rayon qui me découvre le lieu où se trouve ton Corps, que je puisse . . . O Sort éternel ! rapellés vous pour le désespoir un Amant à la vie ! Que je puisse rendre les derniers honneurs à tes restes chéris, & fermant mes propres yeux, mêler ma cendre à la sienne !* Après ces mots, il n'exprima plus que le langage du plus affreux désespoir, & il étoit sur le point d'y succomber. Le sage Aurèle vint à son secours. *Tels étoient, dit-il, en l'interrompant, mes propres sentimens ; tout ce que le chagrin & la rage peuvent suggerer, je l'ai éprouvé. Ecoute,*

*jeu-*

jeune homme, & par l'excès de mon malheur, aprens à juger du tien, & sache le supporter. Il lui fit ensuite son Histoire, & lui aprit, qu'ayant passé une partie de sa vie dans les richesses & dans les honneurs, acquis par le travail, & par la Vertu, il avoit été dépouillé de tout, & réduit à la plus affreuse misere. Pour suivi par la calomnie, & victime du pouvoir arbitraire, il avoit été contraint de se séparer pour jamais, d'une Epouse & d'une Fille chéries, que ses Tirans retenoient dans les fers, & de chercher un azile dans un País désert, où il ne trouvoit d'apui & de ressource, que dans sa seule innocence, qui ne le mettoit pas en fureté, contre la cruauté de ses Perfécuteurs. *Le seul bien qui me reste, ajouta t'il, est la liberté; héritage de tout Etre qui pense, droit divin de l'humanité, dont irrévocable du Ciel. Loin de moi cette licence d'un zèle amer, qui sous le nom d'amour de la Patrie, cache sa haine pour le Souverain. Mais si sous le titre de Berger, le Prince devient l'ennemi du Troupeau, l'obeissance à un tel Prince est une trahison contre l'humanité, & contre ses Concitoiens. Le Ciel, Amintor, ordoneroit il de rendre hommage à l'Enfer, & d'adorer la tempête, la peste ou la famine? Un zèle sanguinaire, déguisé sous le masque de la Religion, transforma mon Ennemi en Bête féroce. Je fus proscri comme*

un Criminel, ma Femme, ma Fille, enlevées par le barbare, sont exposées à ses menaces & à ses tourmens. Emilie, tendre Epouse, & toi ma Théodore, seul gage de nôtre Amour... A ces mots, Amintor, tombe à ses piés; un froid mortel glace ses veines, & sa vie paroît prête à s'envoler d'un séjour qu'elle abhorre. Après avoir gardé quelques instans un morne silence, Frappe, lui dit il, en lui présentant son sein découvert, & son Epée, frappe & venge toi: Je suis le Fils de ton cruel ennemi. J'aime ta Fille, ou plutôt je l'adore & j'en suis aimé. Aurèle prit l'Epée, & la tint un moment suspendue sur le sein d'Amintor; il aloit frapper, lors qu'une main invisible Parrêta; le premier moment lui donoit la mort, le second lui rendit la vie: La Pitié & la Compassion défarmèrent la Vengeance.

Je le vois, dit Amintor, vous ne voulés pas me punir des crimes de mon Père, s'il m'est permis d'appeller encore de ce nom un cruel qui vouloit m'enlever mon Amante & mon Epouse. Ce ne fut que pour la dérober à son Amour furieux, que nous partîmes ensemble, après qu'elle eut reçu ma foi au pié des Autels. Mais la Mer, plus bar-

*barbare que mon Père, me l'a ravie pour jamais.*

Il retomboit dans son désespoir, lors qu'il aperçut sur le Rivage, un Esquif; c'étoit le même que celui où il avoit mis sa *Théodore*, pour la sauver. Il la vit, & courut à elle. Elle retrouva son Père & son Amant. Il n'appartient qu'à ceux qui ont aimé, de se représenter sa joie & ses transports.





# DISCOURS

De Mr. le Duc DE CHAULNES, pour  
la Clôture de l'Assemblée des Etats de  
BRETAGNE.

*V*oici un nouveau Morceau d'Eloquence de  
Mr. le Duc de Chaulnes, qui n'a pas  
été moins aplaudi, que le beau Discours qu'il  
prononça à l'ouverture de l'Assemblée des mêmes  
Etats, & que nous avons donné dans nos précé-  
dens Journaux.

MESSIEURS.

**C'**Est avec la fatisfaction la plus grande &  
la plus sincère que j'ai été témoin, pen-  
dant la tenue de cette Assemblée, des senti-  
mens qui vous animent. Excités par votre  
attachement & votre zèle pour un Roi, qui  
sait si bien inspirer ces sentimens, vous n'a-  
vez pas crû que l'unanimité de vos suffrages  
fut pour les exprimer. Vous avez voulu  
que l'empressement le plus vif à aller au de-  
vant des premières demandes que nous  
avons faites de sa part, fut l'effet & le gage de  
P.

l'amour que vous avez pour lui. Guidez par les sentimens qui sont gravez dans le cœur de tous les hommes pour leur Patrie, si vous avez fait des démarches & des instances que vous avez crû devoir être utiles à la Province, vous avez sçu conoitre les bornes dans lesquelles vous deviez les renfermer \*; & vous avez prouvé; par vôtre soumission, que vous n'avez aucun intérêt qui ne cède, quand il est question de doner des marques de vôtre obeissance; enfin, par un travail assidu, vous avez mis en règle les affaires que vous aviez à traiter.

Tels sont les éfets de vôtre zèle & de vôtre fidélité que le jeune Prince, qui vous gouverne\*\*, s'empressera de faire valoir avec toute l'affection dont il vous a si souvent donné des preuves. Mais quel bonheur pour moi, dans le compte que je vais rendre au Roi de la comission dont il m'a honoré, d'avoir moins à lui parler des sujets de vos Délibérations, que des sentimens qui les ont inspirées! Oui, *Messieurs*, je le sens ce bonheur dans toute son étendue. Peut-il en être un plus grand pour une ame sincère &

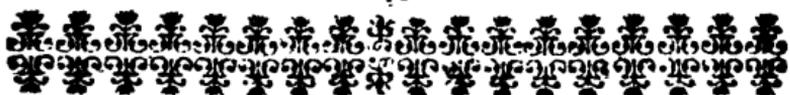
\* Cette Assemblée a fait au Roi de très humbles Re. montrances au sujet de l'imposition du Vingtième Denier.

\*\* Mr. le Duc de Penthièvre.

& sensible , que d'avoir la Vérité pour guide en payant un Tribut à la Réconnoissance ?

Ce n'est qu'en vous rendant la justice la plus exacte, que je puis essayer de vous marquer ma sensibilité à tout ce que j'ai reçu de votre part. Atiré vers vous par les sentimens de la Nature , & instruit des l'enfance , à conoitre le prix de votre estime , & de votre amitié , j'é suis arrivé ici avec la résolution de mettre tout en usage pour les acquérir. Vous m'avez tenu compte du desir que j'en avois ; & vous m'avez donné toutes les marques possibles d'une affection sincère , & du plus grand intérêt , avant que j'eusse encore rien fait pour les mériter.

Si quelques momens de vivacité pouvoient en suspendre les témoignages , je n'en ferois point allarmé. Je me sens trop fait pour vous aimer , pour n'être pas sûr d'être aimé de vous. Pendant que vous allez jouir , dans le sein de vos Familles , du bon ordre que vous avez mis dans les affaires de la Province, je serai sans cesse occupé à saisir , ou à faire naître, les occasions de vous marquer ma reconnoissance, & de vous donner des preuves de l'attachement d'un zèle compatriote , & de l'affection d'un Ami tendre & sincère qui feroit tout son bonheur de contribuer au vôtre.



ÉPIÏTRE\* d'une Muse presque centenaire  
à un de ses Amis , qui se plaignoit de  
la Fortune.

**T**U te plains cher Damon, de l'injuste fortune;  
Déjà depuis long-tems cette plainte est com-  
mune :

De noms injurieux le sort toujours nommé  
A nos discours chagrins semble être acoutumé ;  
Et sans nous envier cette douceur légère ,  
Il va , come il paroît , son chemin ordinaire ;  
Mais nôtre vanité n'auroit elle point l'art  
De prendre à ces discours une secrète part ?  
La vanité souvent règne où même on l'ignore.  
Tu veux que de tes maux l'étalage t'honore ;  
En'acusant le sort tu te montres à nous  
Come un illustre objet digne de son courroux ;  
Avec mille Heros cet honneur se partage ;  
Tu fais le malheureux , & c'est un personnage.  
On atire à ce prix quelques regards sur soi ,  
Un malheureux obscur le seroit plus que toi.  
Dans mon âpre Morale à quoi bon me con-  
traindre ?

Je veux t'oter , Damon , jusqu'au droit de te  
plaindre.

Cesse d'apostropher les Destins ennemis ,

A

\* Cette Epitre est de Mr. de Fontenelle.

*A toutes tes vertus ils n'avoient rien promis.  
Vois combien de hazards entrent dans chaque  
chose.*

*Un seul événement se forme & se compose  
De mille événements l'un a l'autre liés.  
Ceux qui sont vils, abjets, & soudain oubliés,  
Ceux qui font des Heros la gloire souveraine,  
Tiennent également à cette longue chaîne.  
Jamais interrompue, & réunissant tout,  
Elle court par les tems de l'un à l'autre bout.  
Mes Faits, & ceux d'Hercule ont la même ori-  
gine,*

*Et tout ce qui m'arrive à raport à la Chine.  
Dans un ordre pareil, dis-moi, comment veux-tu  
Que toujours le bonheur s'attache à la Vertu?  
Il faut, pour arriver peut-être à la fortune,  
Mille conditions, la Vertu n'en est qu'une.  
Vous avez celle-là sans les autres en vain:  
Voiez ce Laboureur, la charue à la main,  
Son corps gémit courbé sous un travail si rude,  
Les objets les plus vils font son unique étude,  
Son Esprit cependant est propre aux grands objets:  
Qu'il fut né de Philipe, eut les Grecs pour Su-  
jets,*

*Il parloit en Héros, il foudroïoit la Perse;  
Faute de ces hazards, c'est le soc qui l'exerce,  
Quoique ton rang, Damon, t'éloigne beaucoup  
moins*

*Du poste plein d'éclat où prétendent tes soins,  
Pou*

Pour peu qu'ils s'en éloigne, il peut te l'interdire.  
 Quelquefois à nos vœux on croit que tout conspire.  
 Tout réussit, on touche au but de ses souhaits,  
 Un dernier hazard manque, on n'y parvient  
 jamais ;

Et loin qu'à s'élever le mérite suffise,  
 C'est lui seul qui souvent ruine l'entreprise.  
 Tel est l'arrangement qu'ont les hazards en-  
 tr'eux,

Tibère doit l'Empire à ses défauts heureux.  
 Auguste veut qu'un jour sa Vertu soit plus chère  
 Par le secours honteux des vices de Tibère.

Lui qui va voir trembler l'Univers sous ses Loix  
 Il reçoit les Eucens qu'atire ce grand choix.

Rome n'en fait honneur qu'à son rare mérite,  
 Encor plus en secret l'orgueil l'en félicite :

Tibère cependant, s'il sort jamais d'erreur,  
 Sans doute doit rougir de se voir Empereur.

Désabusons nous donc de ces vaines idées,  
 De ces prétentions sur la Vertu fondées,

Ne lui demandons point les charges d'un Etat,  
 Les postes élevés, ni tous les biens d'éclat.

Ce qu'elle y peut est foible, & souvent inutile ;  
 Mais s'il s'agit, Damon, d'un Esprit droit,  
 tranquille,

Que les événements laissent toujours debout,  
 D'une Raison égale, elle seule y peut tout ;  
 De son empire seul ces riches Dons dépendent ;  
 Mais sont ce là les biens que nos Vœux lui deman-  
 dent ?



VERS sur l'entrée de Mr. SALADIN dans  
le PÉTIT CONSEIL de GENEVE.

**D**U choix que fait aujourd'hui le Sénat ,  
 Tout le Public se félicite :  
 Chacun dans Saladin reconoit un mérite ,  
 Qui nous anonce un digne Magistrat.  
 Aux Talens distingués d'un Sage Politique ,  
 Aliant les Vertus d'un zélé Citoïen ,  
 Dans ce choix nôtre République  
 Va trouver de sa gloire un généreux soutien.  
 Son zèle & son génie en sont seuls une preuve :  
 Et nous avons de sa capacité  
 Fait , depuis peu , l'heureuse épreuve ;  
 Dans un utile & glorieux Traité \*.  
 Mais pour un si grand cœur , c'est peu que ce  
 Service :  
 Par de nouveaux engagemens ,  
 A sa Patrie encore il fait le sacrifice  
 De tout ce que Paris a pour lui d'agrémens  
 Admirateur de ces beaux Sentimens ,  
 Et rempli de reconnoissance ,  
 Avec raison , le Public pense  
 Que les Emplois les plus brillans  
 Ne sauroient trop païer son Zele & ses Talens.  
 Par-  
 Ce Traité règle les Limites de la France & de Genève.

*Pardonne, Saladin, si l'Auteur de ces Rimes  
Dédaignant des Flateurs les serviles Maximes,  
Quoi que rempli pour Toi de respect & d'amour,  
Néglige en se cachant, de te faire sa Cour.  
Il est vrai, d'un suffrage aussi peu respectable,*

*Tu ne saurois être flaté ;*

*Mais sache, qu'annateur de la sincérité,  
Il ne t'oua jamais que ce qu'il crût louable.*

\*\*\*\*\*

VERS sur les difficultés avec le Clergé, à  
l'occasion du Vingtième Denier.

**D**E tout tems l'Autel & le Trône,  
Se doivent des soins mutuels.

L'Autel affermit la Couronne,

Le Trône soutient les Autels.

Entre cette double Puissance,

Il est un Lien respecté :

Ce Lien soutient la Balance,

Et maintient la tranquillité ;

Cet Equilibre nécessaire,

Quoi que fort, est très délicat.

La Main d'un Ministre d'Etat

Doit être savante & légère,

Pour en manier les ressorts,

Et n'en point rompre les accords.

Plaise à Dieu, par son entremise,

Si bien inspirer nos Prélats,

Que le R O I soit, dans ses Etats,

Ce que le P A P E est dans l'Eglise !



VERS tendre d'un jeune Capucin à une  
Ddemoiselle , en lui envoiant une Toilette  
de Bois de Ste Lucie , de sa façon.

**M**algré la Haire , & le Cilice ,  
Et le Cordon dont je suis ceint ,  
Je sens , sous L'Habit de Novice ,  
Qu'il est plus aisé , Cléonice ,  
D'être Martir que d'être saint.  
Au fond de ma sombre Célule ,  
Mon Cœur rebelle à St. François ,  
Brise ses fers , s'échape & brûle ;  
De se ranger sous d'autres Lois.  
Pour calmer l'ardeur inquiète ,  
Qui me tourmente nuit & jour ,  
J'ai façonné cette Toilette ,  
Premier hommage qu'à l'Amour ,  
Ofre un timide Anachorète.  
Je vous aime quand le Soleil  
Sort du sein orageux de l'Onde ;  
Je vous aime quand plus vermeil ,  
Il fait place à la Nuit profonde ;  
Je ne dis rien de mon Someil ;  
Mais on sait que les Gens du Monde ,  
N'en connoissent point de pareil.



# HISTOIRE ANGLOISE,

*Ou manière singulière & ingénieuse de corriger  
une Femme méchante,*

**D**Ans les environs de *Nottingham*, belle & agréable Ville de l'*Angleterre*, demeure un Gentilhomme *Anglois* nommé *Esquer*, homme fort riche, & par cette raison, fort considéré dans sa Province. Il y vivoit, dans une de ses Terres, en la compagnie de deux Filles, qu'il avoit eu de son Mariage, & auxquelles il avoit eu soin de donner toute l'Education convenable à leur état. Mais come, pour être formé du même sang, on n'est pas toujours pour cela, ni de la même figure, ni du même caractère, ces deux Filles aussi n'avoient pas également profité des bones Instructions que leur Père leur avoit fait donner. L'Ainée, outre qu'elle étoit fort laide, étoit d'une brutalité que rien n'avoit été capable de coriger, & elle étoit si méchante, que son Père même n'en pouvoit venir à bout. La Cadette au contraire, étoit extrêmement jolie, & d'un

caractère tout à fait opposé à celui de sa Sœur; ainsi étoit elle généralement estimée & aimée, non seulement de son Père, mais encore de tous ceux qui la connoissoient. Par la raison des contraires, son Aînée étoit généralement haïe, & l'on en parloit dans tout le Canton, moins come d'une Femme, que come d'une espèce de Furie, échappée des Enfers. Sur ce contraste, on n'aura pas de peine à croire, que la Cadette fut bien plus recherchée, & conséquemment bien plus tôt mariée, que ne le fut son Aînée. Pouvoit elle manquer d'Amans & d'Epoux, avec des avantages aussi précieux que le sont la Beauté, la Noblesse & mille autres belles qualités, dont l'éclat étoit de plus relevé par une Dot de dix mille Livres sterling?

Come on ne cherche qu'à se défaire promptement de ce qu'on a de mauvais, le Gentilhomme auroit beaucoup mieux aimé, sans contre-dit, se débarasser de sa Fille Aînée. Mais son peu de beauté, & plus encore sa mauvaise humeur, & sa méchanceté, étoient si conües dans toute la Province, que qui que ce soit n'avoit été tenté de la demander en Mariage; desorte que le bon home fut obligé de la garder bien plus long-tems qu'il ne le souhaitoit. S'il avoit à souffrir quelquefois de sa mauvaise humeur, il en étoit  
du

du moins un peu dédomagé & consolé ; par la douceur de sa Fille cadette, qui avoit pour lui tous les égards & toutes les considérations que des Enfans bien nés doivent à leurs Parens. Mais en la mariant, il perdit cette consolation, de façon qu'il se vit bien tôt seul en but à toute la méchanceté de son Aînée, qui ne pouvoit plus se décharger, come auparavant, sur sa Sœur cadette, qu'elle n'avoit point cessé de tourmenter, & le jour, & très souvent la nuit même.

Par là, elle devint si insupportable à son Père, que le bon home ne pouvoit plus vivre avec elle. Ne pouvant autrement s'en défaire, il eut recours à un expédient qui nous paroît singulier, mais qui est assés usité en *Angleterre* : Ce fut de faire anoncer dans les Papiers publics, qu'il doneroit vingt mille Livres sterling, Argent comptant, à quiconque voudroit épouser sa Fille. Malgré des ofres si avantageuses, le bruit de la méchanceté de cette Demoiselle s'étoit tellement répandu dans le *Nottinghamshire*, qu'il ne se trouva personne qui voulut accepter ce parti.

Le bon home couroit risque d'achever sur Terre, avec sa Fille, l'Enfer dont elle avoit déjà comencé à lui faire souffrir les tourmens, lors que, pour son bonheur, il se présenta

un Gentilhomme d'une Province voisine, qui ayant été instruit par les Gazettes, des intentions du Père, vint la lui demander en Mariage. C'étoit un homme entre deux âges, Officier dans un Régiment de Dragons, & dont les dernières Campagnes qu'il avoit faites en *Flandres*, avoient fort dérangé les affaires. Les trois Années de Paix, qui se sont écoulées depuis, ne lui ayant pas encore laissé assez de temps pour les racomoder, il résolut de saisir cette occasion que la Fortune lui offroit pour cela. Dans cette vue, il écrivit à un de ses Amis de s'informer des véritables raisons qui pouvoient avoir engagé le vieux Gentilhomme à faire afficher ainsi sa Fille. La précaution étoit sage sans doute, ces fortes d'annonces ne pronostiquant ordinairement rien de bon aux personnes qui sont un peu délicates sur certains articles. La réponse qu'il en reçut ne roula que sur la mauvaise humeur, & la méchanceté de la Demoiselle, qui avoient écarté tous les soupirans, & sur l'impossibilité qu'il y avoit de vivre avec elle, impossibilité qui avoit fait prendre au bon homme le parti de s'en défaire, en lui donnant le double de la Dot qu'avoit eu sa Sœur cadette.

Sur un pareil exposé, tout homme moins intrépide que cet Officier, n'auroit pas eu le courage de tenter l'aventure. Celui-ci ne

ba-

balança pas un moment. Il monte à Cheval, aussi tôt la Lettre reçue, & vient trouver le bon home de Père, à qui il comence par se faire conoitre, & il lui fait part ensuite du sujet de son Voiage. La probité *Angloise* ne permit pas au vieux Gentilhome de lui dissimuler l'humeur & la méchanceté de sa Fille. Il lui en raconta mille traits qui l'avoient enfin forcé de s'en défaire à quelque prix que ce fut. Il ajouta, que come il lui paroissoit très honête home, il seroit au désespoir de le tromper sur cet article; que par cette raison, il n'avoit rien voulu lui cacher; qu'il n'avoit qu'à se bien consulter auparavant; que pour lui il trouvoit qu'il étoit impossible de vivre avec elle. „ De plus, continua t'il, je n'ose pas  
 „ vous assurer, quand nous serions tous les  
 „ deux d'acord, qu'elle voulut pour cela,  
 „ vous épouser. En éfet, il suffit qu'elle  
 „ s'aperçoive que l'on veut une chose, pour  
 „ qu'elle en veuille sur le champ une autre. .  
*Que cela ne vous fasse point de peine,* lui répondit l'Officier, *j'en fais mon affaire, pourvu que vous observiés les conditions que vous avés anoncées.* „ Je suis Gentilhome, reprit le Père,  
 „ & ce seroit me faire injure, que de douter  
 „ de ma parole sur cet article. . *Cela suffit,*  
 lui repartit l'Officier, *Et je compte l'affaire faite.*

Il s'agissoit d'aborder & d'aprivoiser cet

Ours, ce qui auroit paru impossible à tout autre. Nôtre Officier ne désespéra point d'en venir à bout. La Demoiselle parut à l'heure du Diner. Jamais Tigre en fureur ne lança des regards pareils à ceux qu'elle jetta sur cet Etranger, lors qu'il parut devant elle. Tout autre en auroit été éfraidé, & auroit sur le champ déserté la Maison. Nôtre Galant, qui n'étoit rien moins que timide, ne se déconcerta point. Au contraire, prenant son air à la Dragonne, il lui en rendit qui valaient bien les siens, & la considérant depuis la tête jusqu'aux piés, avec un air des plus méprisans, il la fit rougir pour la première fois de sa vie, & lui fit baisser les yeux.

Le croira t'on ? . . . mais sans doute on le croira, car l'expérience doit avoir appris à connoître la bizarerie du Cœur féminin; les regards menaçans & dédaigneux de l'Officier, qui auroient révolté toute autre femme, firent une impression toute différente sur celle-ci, & furent les premières qui embrasèrent par la suite, cet espèce d'Animal, qui avoit été jusques alors intraitable. Ce feu ne s'alluma néanmoins que par degrés; & come si elle eut absolument voulu que son futur Epoux conut son mauvais caractère, il lui fut totalement impossible de ne pas le faire éclater. La chose ne paroitra nullement étonnante

nante à ceux qui conoîtront la Nature. Le changement du cœur & des mauvaises inclinations, n'est pas d'ordinaire, l'ouvrage d'un jour, ni d'un moment: Heureux quand on en vient à bout avec le tems! Notre Officier l'éprouva. Dès qu'il se fut aperçu de l'impression que ses regards avoient faite sur elle (car il étoit expert en Amours) il changea de bateries & lui fit alors beaucoup de civilités, lui demandant pardon de la liberté qu'il avoit pris de la venir voir. Il ajouta qu'il n'avoit pu résister à l'empressement qu'il s'étoit senti de la venir assurer de ses respects; & cela sur le bien qu'il avoit entendu dire d'elle. *Je me moque de tout ce qu'on peut dire de moi*, lui repliqua t'elle grossièrement, *Et je n'ai que faire de vos Complimens. Vous n'avez qu'à vous en aller. Il est tems de dîner. Je veux manger, Et non pas babiller.*

Sur un pareil compliment, bien des gens auroient sur le champ tiré leur révérence & auroient été dîner ailleurs. Notre Officier, pressé par le vieux Gentilhomme, qui l'engagea à lui tenir compagnie, resta malgré sa Fille qui murmura beaucoup, & contre son Père, & contre le nouveau Convive. Ce dernier, pour l'adoucir, lui fit à table toutes les politesses imaginables. Il voulut lui servir de tous les plats; mais elle lui répondit brusque-

ment à chaque fois , qu'elle se serviroit bien elle-même , & qu'elle n'avoit pas pour cela besoin de lui , parce qu'elle prétendoit ne manger que les morceaux qui étoient de son goût, qu'il ne conoissoit pas. Il but plusieurs fois à sa santé , sans qu'elle lui fit la politesse de l'en remercier. Enfin sa brutalité ne se démentit en rien pendant presque tout le repas. On en étoit au Dessert , lorsque l'Officier , en présence de son Père , lui déclara sans façon ses intentions , & le sujet de son Voyage. Il assaisonna cette déclaration de tout ce qui pouvoit la rendre plus touchante.

Pendant qu'il lui tenoit ce doucereux langage , nôtre brutale , interdite & rêveuse , ouvroit de grands yeux & le parcouroit de la tête aux pieds , examinant sa figure , sa taille , & sa physionomie , qu'il avoit fort belles. Quand il eut fini de parler , & elle de le considérer : *Quoi , Monsieur , lui dit-elle d'un ton & d'un air à demi poli , vous êtes ici venu pour me demander en mariage ! Vous prétendriez m'épouser !.... Je n'aurois jamais cru qu'il y eut sur la Terre un homme assez hardi , ni assez sot , pour m'épouser... M'épouser ! Ah , je voudrois bien , pour le plaisir... d'en rire , que vous eussiez la hardiesse de m'épouser !* C'est une affaire faite Mademoiselle , lui répliqua l'Officier , en lui baissant la main , si vous dai-

daignez y consentir... Et... Mais lui répondit la Demoiselle.. *la chose ne seroit pas absolument impossible si mon Père le vouloit, & moiennant certaines conditions; par exemple, que je serois toujours ma Maitresse; que je sortirois, & irois, qu'on, & où je voudrois; que je boirois & mangerois à telle heure qu'il me plairoit, & ce que je voudrois; que je me leverois & me coucherois de même; en un mot que je ne gouvernerois, & toute ma Maison, à ma fantaisie. A ces conditions je n'aurois aucune répugnance pour le Mariage; mais je crois, Monsieur qu'elles ne sont nullement de votre goût & que vous ne les accepteriez jamais. . . .* „ Détronpez-vous, Mademoiselle, lui répondit l'Officier. Mon intention, en épousant une Femme, est de la rendre la plus heureuse qui soit au monde; & puisqu'il ne tient qu'à ces bagatelles, je prie Monsieur votre Père, qui a bien voulu agréer la demande que je lui ai faite de votre aimable personne, d'envoyer sur le champ chercher le Notaire, qui stipulera dans nôtre Contrat de Mariage toutes ces conditions, & toutes les autres qu'il vous plaira encore d'y ajouter.

Quand le cœur est une fois pris, il est bien difficile de reculer. Le vieux Gentilhomme ayant agréé la proposition de l'Officier,

sa Fille, qui avoit fait elle même les conditions du Traité, ne put s'en dédire. On peut même croire, que dans la situation où elle se trouvoit alors, elle en auroit été fâchée. Le Notaire fut apellé, les conditions stipulées dans le Contrat, & signées; & come le Père, qui conoissoit la brutalité & les caprices presque continuels de sa Fille, appréhendoit que son nouveau Gendre ne s'en dégoûtât, & ne rompît le marché, il abrégéa le plus qu'il put les cérémonies, & se hâta de faire célébrer le Mariage. Come il n'est point de Pais en Europe où ces sortes d'affaires se terminent plus promptement qu'en *Angleterre*, celle-ci fut conclue en moins de deux jours.

A peine ces deux nouveaux Epoux furent-ils unis, que la Mariée, le jour même des Noces, mit en exécution une des condions qu'elle avoit stipulées dans son Contrat. Lorsqu'il fut question d'aller coucher avec son Mari, elle le lui refusa constamment, quelques raisons qu'on lui pût alléguer; de sorte qu'il fut obligé de s'en passer cette nuit-là. Le lendemain, & les jours suivans, même refus, sans qu'il parut s'en offenser. Même caprice, même obstination pour le reste. Vouloit-il boire & manger, come il est ordinaire, à les heures réglées, elles faisoit servir tantôt  
deux

deux heures plus-tôt, & tantôt deux heures plus tard. Aimoit-il à manger chaud, froid, falé; toujours elle lui faisoit servir le contraire, disant que c'étoit son goût & son plaisir. Etoit-il sérieux, ou triste, elle se mettoit aussitôt à danser, & à faire la folle. S'égaroit-il, elle entroit dans sa mauvaise humeur, & lui enta-  
moit une Kirielle d'injures & d'invectives, qui ne finissoit point. Lui venoit-il Compagnie, elle regardoit ces survenans come autant d'Écornifleurs qui venoient, leur disoit elle, dans sa Maison, pour manger son bien. A l'égard des Domestiques, come son Père; à la sollicitation de son Gendre, lui en avoit laissé la direction absolue, pendant le peu de tems qu'elle avoit encore à rester auprès de lui, c'étoit, du matin au soir, une gronderie perpétuelle. Jamais les coups de pied & les soufflets ne furent prodigués avec plus de libéralité & même de profusion; enfin aucun d'eux n'y pouvant plus tenir, les choses furent portées si loin, par cette nouvelle *Mégère*, qu'en quinze jours de tems elle renouvela quatorze fois sa Maison.

Cependant le Père, qui voioit tout ce train, admiroit la patience extraordinaire de son nouveau Gendre, qui le surprenoit. Il aspirait après le moment qui devoit le délivrer de ce terrible fléau, qui, s'il fût resté plus long-

long-tems chez lui, l'auroit rendu fou, ou fait mourir de chagrin. L'Officier, aussi tranquille au milieu de tout ce Bacchanal, que s'il eût eu la Femme du monde la plus raisonnable & la plus gracieuse, consolait son Beau-père; en l'assurant que cela n'auroit qu'un tems, & qu'il espéroit qu'elle changeroit dans peu. „ Je le souhaite de tout mon

„ cœur pour l'amour de vous, mon Gendre,

„ lui répondit le Viellard; mais je crains

„ bien que cela n'arrive jamais. Elle n'a ja-

„ mais valu grand chose, & depuis qu'elle

„ est mariée, je vois qu'elle vaut encore

„ moins. Vous la gâtez par votre excessive

„ complaisance. Au reste, ce sont vos afai-

„ res d'orsenavant, & grace au Ciel m'en

„ voilà débarassé. . . *Je suis bien fâché, Monsieur, en ce cas, lui répartit l'Officier, de ne l'avoir pas connue, & épousée plutôt. Je vous aurois épargné bien des peines & des chagrins. Allez, soyez bien assuré qu'elle changera. Il ne faut jamais désespérer de la Jeunesse. Il y a toujours de la ressource, & en s'y prenant d'une certaine façon, on la fait revenir de bien des écarts. Votre fille en sera elle même un exemple; & je vous garantis qu'avant deux Mois d'ici, elle sera changée au point, que vous ne la reconnoîtrez pas. Pour vous en convaincre par vos propres yeux, je vous prie, si vos affaires*

vous

*vous le permettent, de nous faire l'honneur de nous venir voir.*

Le Vieillard le lui promit. Ils passèrent encore quelques jours ensemble; après quoi l'Officier demanda à sa Femme, si elle vouloit bien le suivre chez lui, où quelques affaires très pressées demandoient qu'il se rendit au plutôt. Elle lui répondit que non, & qu'elle iroit, quand elle le jugeroit à propos; & en effet elle ne vouloit point partir. Son Mari voyant que, par esprit de contradiction, elle avoit refusé de le suivre, prit, quelques jours après, une autre route pour l'y faire consentir. Il lui dit qu'il s'étoit bien aperçû qu'elle se plaisoit infiniment dans la Maison de son Père, & que ce seroit lui faire un trop grand chagrin, que de l'en arracher; qu'en ce cas, come son intention n'avoit jamais été, & ne seroit jamais, de lui faire la moindre peine, elle y pourroit rester aussi long-tems qu'elle voudroit, & même tout le reste de ses jours, si cela lui faisoit plaisir; mais que pour lui, come sa présence & son séjour étoient indispensables chez lui, il falloit absolument qu'il partit; qu'en conséquence, il prenoit congé d'elle, & lui souhaitoit toute sorte de prospéritez & de contentemens jusqu'à ce qu'elle jugeat à propos de venir le rejoindre.... *Fort bien, Monsieur,*  
lui

lui dit-elle d'un ton & d'un air mêlé de colère & d'indignation ; *je vous entends. C'est-à-dire , pour parler sans Enigme, que vous êtes venu ici m'épouser afin d'avoir ma Dot, & ensuite me planter-là. Jour-de D... ! si je t'avois crû capable d'une pareille scéleratesse, je t'aurois étranglé cette nuit, pendant que j'étois au lit avec toi ! Sans doute que tu as chez toi quelque Gueuse de Maitresse qui s'impatiente à t'attendre , & avec laquelle tu brules d'aller dissiper promptement le bien que mon Pere vient de me donner. C'est en effet le train ordinaire de tes semblables. Mais ne te flates pas que je te laisse faire, ni que je perde ma Dot de vie. Tu veux partir ; Tu en es le Maître ; Mais sache que tu ne partiras point sans moi. Je suis bien aise de conoitre, & de voir un peu de mes propres yeux tes allures.*

Quoique l'Officier fût charmé de voir le succès qu'avoit eu son stratagème, pour l'affermir encore plus dans sa résolution, il feignit de s'y opposer, & il alléguâ pour cela des raisons, qui ne firent qu'irriter encore d'avantage sa jalousie & sa curiosité. Sa ruse lui réussit parfaitement, & il continua toujours de protester, qu'il ne consentiroit point à son départ. Il fit plus ; car l'ayant quittée assez brusquement, il alla faire sceller son Cheval, sur lequel il monta, résolu de partir

tir sur le champ. Come il vint prendre congé de son Beau-père, avec lequel cette Scène étoit concertée, la Demoïſelle, voïant que c'étoit tout de bon, ne voulut pas en avoir le démenti. Dans cette vue, au moment que son Mari étoit occupé à faire ses adieux au bon home, elle saute, & se met en croupe sur son Cheval, prend de même congé de son Père, & veut absolument partir de compagnie avec son Epoux. Celui ci feint encore de s'y opposer. Le Père, qui desiroit bien sincèrement d'être débarassé de sa Fille, prie instamment son Gendre de consentir qu'elle l'accompagne, sauf à la lui renvoyer, en cas qu'il n'en soit pas content. Enfin ils partent ensemble & le Père leur done mille bénédictions.

Jusqu'ici on n'a encore vû dans cette Histoire, que bien des méchancetés, des caprices, des brutalités, dont une mauvaise Femme est capable. Il reste à raconter actuellement, de quelle manière son Mari s'y prit, pour en faire, je ne dis pas un sujet passable & ordinaire, mais un modèle d'obeissance, de douceur, de complaisance, de docilité, une Femme en un mot, qui huit jours après qu'elle eut quité la Maison paternelle, l'emportoit même sur sa Sœur cadette, par toutes  
les

les Vertus qui font une Femme aussi parfaite qu'on puisse jamais en trouver.

Le premier jour du Voyage, l'Officier eut toutes les complaisances imaginables pour sa Femme, qui continuoit à lui faire éprouver ses caprices & sa mauvaise humeur. Il en auroit été vraisemblablement de même, le long du reste de la route; mais le tems choisi pour la corriger, & les moyens qu'il avoit projeté d'employer pour cela, se présentèrent enfin. Voici de quelle manière il en fit usage.

On a oublié de dire précédemment, qu'en allant épouser sa femme, l'Officier avoit amené avec lui un magnifique Levrier qu'il aimoit éperdument, & qui ne lui étoit pas moins attaché. Cet Animal n'avoit pas son pareil pour la Chasse. Il y étoit si bien dressé, que quelques sommes d'argent qu'on en eut offert à son Maître, celui-ci n'avoit jamais voulu le céder, pas même à des premiers Seigneurs de la Cour. Ce Chien selon le naturel de ceux de cette espèce, étoit extrêmement caressant. Par-là, & par ses autres bonnes qualitez, il s'étoit fait aimer de sa nouvelle Maitresse, pendant le séjour qu'il avoit fait chez elle. Cet Animal se trouvant alors, avec nos Voyageurs, dans une longue & vaste Bruicre où il y avoit beaucoup de Gibier,

em-

emporté par son naturel, il se mit à courir après quelques Lapins qu'il fit lever. L'Officier, qui s'en aperçut, & qui avoit projeté de le faire servir d'exemple & d'instruction à sa femme, le rapella, & lui ordona de le suivre sans le devancer d'un seul pas. *C'est pour la première fois* ajouta-t-il, en lui adressant la parole; *prends garde à la seconde.* Le Chien obéit, & suit pendant quelque tems son Maître pas à pas; mais un Lièvre aiant traversé à quelques pas de lui, le chemin dans le quel ils marchaient, le Levrier, emporté par sa vivacité, se met à le poursuivre. L'Officier le rapelle & lui donne le même ordre: *Et deux*, lui dit-il, *garde la troisième.* Docile à son commandement, l'Animal ne songeoit qu'à son suivre Maître, quand un Renard vint se jeter entre ses jambes. Le Chien alloit l'étrangler, si l'Animal, revenant à lui, & sentant le danger où il se trouvoit, n'eut gagné la campagne. Le Levrier se mit à courir à toutes jambes après lui *Oh! pour le coup*, dit le Maître, en jurant come un véritable Officier de Dragons, qu'il étoit, *c'en est trop; & tu seras châtié de ta désobéissance come tu le mérites.* Aussi-tôt il rapelle son Levrier, qui ne revint que lorsqu'il fut las de courir après le Renard, que les ruses de cet Animal lui avoient fait manquer. L'Officier, l'aiant

alors aperçu à la portée du Pistolet, tire un de ceux qu'il avoit à l'Arçon de sa Selle, lâche son coup, & tue son Chien, en lui disant: *Tient malheureux; Voilà pour toi. Apprends par là ce que l'on gagne à me désobéir.*

Peu s'en falut que sa femme, éfraiée de ce coup imprévu, ne tombat à la renverse. La fraieur & la douleur qu'elle eut de voir expirer ce pauvre Animal, qui'étoit, peut-être, la seule Créature dans le monde, qu'elle eut jamais aimé, la mirent dans une fort grande colère contre son Mari. Elle s'exhala d'abord en injures; après quoi elle lui représenta la brutalité d'un pareil procédé contre un Animal, qui n'ayant, lui dit-elle, ni Raison, ni Jugement, n'avoit pas pu prévoir les conséquences funestes que pouvoit avoir sa désobéissance. *Cela peut-être*, lui repliqua son Mari; *Mais quand je parle, je prétens être obéi; & la Mort est, chez moi, le châtement de la désobéissance.* Le ton impérieux, absolu, & colère, dont il prononça ce peu de paroles, imposa silence à la Dame, qui n'osa lui repliquer, & se mit à faire de sérieuses réflexions sur ce qui venoit d'arriver.

Ils continuèrent ainsi leur route, dans un profond silence, l'un & l'autre, jusqu'à ce que leur Cheval, qui étoit un des plus beaux du Pais, & avec lequel l'Officier avoit fait

fait ses dernières Campagnes, vint par hazard à broncher. *Et une*, lui dit aussi-tôt le Cavalier. A peine avoit-il fait cent pas, après ce premier Avertissement, qu'il fit, en tombant sur les genoux, une révérence, dont la Dame pensa tomber par terre, & se rompre le cou. *Et deux*, lui cria encore l'Officier en lui apliquant ses deux épérons sur les flancs, pour le faire relever; *Prends garde à la troisième!* Soit que le pauvre Animal fut trop fatigué de sa charge, ou de la longue route qu'on lui avoit fait faire, son malheur voulut qu'à cinquante pas de-là il s'abatit entièrement, de façon néanmoins, qu'il n'en arriva aucun mal, à son Maître, ni à sa femme, laquelle en fut quitte pour la peur. *Descendez, Madame*, lui dit-il fort poliment, ce qu'elle fit aussi-tôt. Alors étant descendu lui même, au lieu de relever son Cheval, come elle croïoit qu'il aloit le faire, il tire le second Pistolet chargé qui lui restoit à l'Arçon de sa Selle, & tue ce pauvre Animal, en disant: *Voilà come sont, & seront toujours traités tous ceux qui désobéissent aux ordres que je suis en droit de leur donner.*

Cependant la Dame, voïant le traitement qu'il venoit de faire à cette pauvre Bête, qui lui avoit paru, & qui étoit effectivement fort belle & très bone, ne put s'empêcher de faire

à son Mari quelques représentations à ce sujet, mais d'un ton & d'un air des plus modestes.

*Par le Discours que vous me tenés*, lui repliqua t'il, je vois bien, Madame, que vous ne me conoissés pas encore. Sachés que, dans le cours de mes dernières Campagnes, j'ai brulé la Cervelle à plus de cinquante Dragons, pour avoir osé paroître devant moi mal frisés & mal peignés, après que je le leur avois défendu deux fois. Jugés par là, si j'étois home à pardonner une désobéissance à mon Cheval. Je ne vous la pardonnerai pas à vous même à l'avenir, si vous me doniés la peine de vous répéter une troisiéme fois la même chose; mais j'espère que je n'aurai jamais besoin d'en venir avec vous à cette extrémité.

Une réponse de cette nature anonçoit à la Dame un grand changement dans sa conduite, & que son règne, ou pour parler plus juste, la Tiranie qu'elle avoit jusques alors exercée sur tous ceux qui avoient été obligés de vivre avec elle, étoit enfin expirée. Son Mari le lui fit bien sentir un moment après. En éfet, pour éprouver l'obéissance de sa Femme, il se mit à desharnacher & desseller son Cheval. Come ils étoient au milieu de la Bruière, espèce de Désert où il ne se trouvoit alors persone, il comença par lui dire, qu'il faloit qu'elle eut la bonté de porter la Selle jusqu'au premier Village, & en

en même tems , il la lui chargea sur les Epaulles. Quelque préparée que cette Femme fut à cette étrange épreuve, par tout ce qu'elle venoit de voir, elle ne put s'empêcher de murmurer & de rejeter la Selle par terre.

*Madame*, lui dit alors l'Officier, d'un air de couroux, & en portant la main à sa poche, *j'ai encore ici de quoi me faire obéir. . .* *Et tuez...*

A ces terribles mots, la Dame devint plus souple qu'un gand; se bailla pour reprendre la Selle, qu'elle le prie de vouloir bien l'aider à recharger sur son dos. De son côté, l'Officier prend pour sa part, la Bride, ses Pistolets d'Arçon, ses Bougettes, & dans cet équipage vraiment comique, nos deux Voyageurs continuent leur route.

Come ils étoient encore à près d'une lieue du Village le plus proche, & que la nouvelle mariée, chargée come elle étoit, n'en pouvoit plus de fatigue, ils rencontrèrent heureusement pour elle, un Païsan monté sur son Ane, qui aloit au même Village qu'eux. Alors nôtre Officier, pour faire voir à sa Femme que ce n'étoit que pour la coriger, & non par avarice qu'il en avoit agi de la sorte avec elle, offre & done au Païsan vingt Guinées, pour porter tout le Harnois de leur Cheval jusqu'au prochain Village. C'étoit le paier trois & quatre fois plus qu'il ne valoit. Aussi

ne faisoit il cela , que pour mettre sa Femme qu'il conoissoit avare , à une nouvelle épreuve. Celles qu'il venoit de lui faire subir avoient eu sur elle un si prompt & si salutaire effet , qu'elle n'en ouvrit pas la bouche. Bien plus , elle profita si bien de cette sévère correction , que lors qu'elle fut arrivée chez son Mari , elle fut absolument méconnoissable. Douceur , complaisance , politesse , attention à écarter tout ce qui pouvoit lui faire de la peine , & à le prévenir dans tout ce qui pouvoit lui faire plaisir , enfin toutes les qualités & les vertus qui font une excellente Femme , voilà ce que devint en moins d'un mois , la personne la plus brutale , la plus grossière , & peut-être la plus méchante qu'il y eut dans tout son Sexe.

Le bruit d'un changement si extraordinaire s'étant répandu par tout , vint jusques aux oreilles de son Père & de tous ses Parens. Les uns & les autres eurent tant de peine de croire ce qu'on leur en disoit , que le vieux Gentilhomme voulut voir de ses propres yeux ce qui en étoit. Il partit pour cet effet avec son Gendre & sa Fille cadette , & vint voir son Aînée , qui le reçut avec des politesses & une éfusion de tendresse vraiment filiale , qu'il n'avoit jamais vue en elle. Il avoit peine à en croire ses propres yeux , tant  
il

Il étoit étonné d'une Métamorphose si prompte & si extraordinaire. En voulés Monsieur une preuve bien convaincante, lui dit l'Officier ? Vous l'avez avoir dans le moment. Alors apellant un de ses Laquais: *Alés*, lui dit il, *prier Madame de ma part, de m'envoier sur le champ la magnifique Coëfure dont je lui ai fait présent hier. Si elle vous demande ce que j'en veux faire, répondés lui que c'est pour la jeter dans le feu.*

Le Valet part, & va trouver sa Maitresse qui étoit pour lors à sa Toilette, où elle achevoit de se coëfer. Il s'aquite de sa comission auprès de la Dame, qui fit répondre à son Mari, qu'elle le prioit de l'excuser si elle ne lui envoioit pas la Coëfure qu'il lui faisoit demander, & que malheureusement elle venoit de mettre sur sa Tête. Le Valet vient rendre compte de son Message. *Retournés vers elle*, repliqua le Maître au Valet, *Qu'en lui dites de ma part, que ces deux mots ; Et une.* Le Laquais étant remonté, n'eut pas plus tôt prononcé à sa Maitresse ces deux terribles mots, que la Dame l'arêtant, se décoëfa sur le champ avec une précipitation qui le surprit, & lui remit promptement sa Coëfure, pour la porter à son Mari, en l'assurant de sa part, que puisque cela lui faisoit plaisir, il pouvoit en faire tout ce qu'il jugeroit à propos.

Le Père & sa Fille cadette , lui voiant une docilité dont elle ne leur avoit jamais donné le moindre échantillon , ne pouvoient concevoir par quel enchantement avoit pu se faire un changement si extraordinaire & si subit. *Je vous l'avois annoncé & promis, Monsieur,* dit l'Officier au Gentilhomme, *& vous voyez que je vous ai tenu parole.* „ Plus que je n'aurois jamais osé l'espérer, répondit le vieux bon home. „ vous en avez plus fait en un „ mois, que je n'en ai pû faire en trente ans. „ Si nous étions *Papistes* l'un & l'autre , je „ ne balancerois pas un moment à vous attribuer le Don des Miracles. Mais du „ moins , en qualité d'*Anglican* , je ne puis „ m'empêcher de regarder ce que je vois ici, „ come un Phénomène des plus extraordinaires dans la Nature.

*Le Phénomène n'est pas si extraordinaire qu'il vous paroît*, lui repliqua l'Officier ; *& je crois qu'il n'y a point d'home dans le monde, qui en s'y prenant come j'ai fait, n'opérât le même Miracle. Si dans une Armée un seul home en conduit deux ou trois cents mille dont il fait tout ce qu'il veut, pourquoi un home ordinaire ne viendrait-il pas à bout de la tête d'une seule femme? Si elles nous maitrisent, nous dominent, & nous rendent malheureux, ce n'est pas à elles que nous devons nous en prendre, mais à nôtre propre*

pre foiblesse, qui nous avilit jusqu'au point de nous rendre leurs Esclaves. Mille fois plus éfeminés en Europe, que ne le sont les Orientaux, & tous les autres Peuples de l'Univers, qui bien plus sages que nous en ce point, tiennent ce Sexe dans la subordination & la dépendance pour laquelle l'Auteur de la Nature l'a créé, nous pouffons l'extravagance jusqu'à idolatrer ses caprices les plus ridicules, jusqu'à encenser ses défauts & ses vices; enfin, jusqu'à lui sacrifier tout ce que nous avons de plus précieux dans le monde, je veux dire nôtre fortune, nôtre liberté, & quelquefois même nôtre vie. Et nous avons après cela le front de nous donner pour le Peuple le plus sage de l'Univers! Laissons ce ridicule aux François, qui par leur sotte & fade complaisance pour les Femmes, dont ils ont fait chez eux de véritables Idoles, se sont rendus la fable & la risée de toutes les Nations. Songeons qu'un Anglois doit être aussi bien Philosophe sur cet article, que sur tout le reste des choses de ce monde, c'est à dire, qu'il ne doit consulter & suivre en tout, que ce que lui dicte la droite Raison.

Cette Morale paroîtra un peu Dragone, & sur tout aux Dames. Il est cependant certain, qu'on ne doit en éfet, estimer & respecter les Femmes, aussi bien que les Hommes, qu'à proportion de leurs Vertus & de leurs belles Qualités.

Le vieux Gentrilhomme fut si charmé de la Compagnie de son Gendre & surtout de sa Fille, qui jusques alors ne lui avoit occasioné que les plus vifs chagrins, qu'il se déterminat à passer l'Hiver avec eux. L'Officier & son Epouse en eurent beaucoup de joie. Celle ci en particulier, lui témoigna d'une manière touchante, que cela lui faisoit d'autant plus de plaisir, que ce seroit pour elle une occasion de réparer en quelque sorte, par sa bone conduite envers lui, les mortifications qu'elle lui avoit données, & dont elle lui demandoit mille pardons. Le bon homme pleuroit de joie, en l'exhorta à persister dans la pratique de toutes les Vertus qu'il lui voyoit, & qui faisoient seules la félicité des Mariages.

*De cet Exemple ci, Belles profités bien.  
 Quelque tendre penchant qu'il vous fasse paroître,  
 songés qu'un Mari veut Être le Maître,  
 Ou redoutes le sort du Cheval & du Chien.*





## NOUVELLES LITÉRAIRES.

**M**R. Bertran, Pasteur de l'Eglise Francoise de BERNE, prononça le 18. Octobre passé, à l'occasion des Dysenteries qui régnoient alors dans cette Ville la, un fort beau Sermon sur ces Paroles de la I. Epître de St. Paul au Corinthiens Chap. XI. v. 32. Quand nous sommes jugés, nous sommes enseignés par le Seigneur, afin que nous ne soions pas condamnés avec le Monde. Le Prédicateur rappelle diverses calamités dont plusieurs Endroits furent affligés l'Année dernière. Il y parle entre autres de celles arrivées à la Ville de Neuchâtel, par le débordement des Eaux, & il tire de tout cela les usages les plus propres à faire une vive impression sur les Cœurs.

Come ce Morceau, outre son mérite particulier, a encore celui d'avoir été occasionné par des circonstances extraordinaires, on a cru faire plaisir au Public en engageant Mr. Bertrand à permettre qu'on l'imprimât. C'est ce qui vient d'être exécuté, & on pourra en avoir des Exemplaires, à Neuchâtel, chez les Editeurs de ce Journal, & à Berne, chez Mr. Gottschal.

**U**N Libraire de Genève aiant voulu débiter sous le nom de Mr. Burlamaqui, & come son véritable Ouvrage, un Livre intitulé Prin-

cipes du Droit Politique, tiré de quelques Copies, peut être défectueuses, des Cahiers dont il se servoit pour faire des Leçons à un jeune Prince, sur le Gouvernement Civil, Cahiers qui n'ont jamais été suffisamment retouchés par l'Auteur, come n'étant pas destinés à voir le jour; la Famille de ce Magistrat s'est constamment opposée à la Publication d'un tel Ouvrage & a obtenu du magnifique Conseil un Arrêt, qui défend au Libraire de jamais donner ce Livre come une Production de Mr. Burlamaqui, ni de l'annoncer come tel, soit directement, soit indirectement; & lui ordonne de supprimer l'Avertissement qui est à la tête, d'effacer du Titre le Nom qui s'y trouve, & de changer le Titre même.

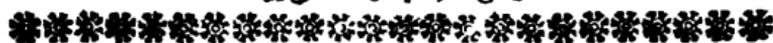
Il eut été sans doute à désirer, que come le fond de cet Ouvrage est bon & utile, l'Auteur eut pu y mettre la dernière main & le publier lui même, come il avoit fait à l'égard des Principes du Droit Naturel. C'est à quoi ses Amis l'exhortoient beaucoup, & il començoit à y travailler, quand la Mort l'enleva; ensorte qu'il n'a fini que le premier Chapitre. La grande différence qu'il y a entre ce Morceau retouché par l'Auteur, & l'Ouvrage que l'on vouloit donner au Public sous son Nom, a été encore un nouveau motif pour empêcher la Famille de Mr. Burlamaqui de donner son Manuscrit pour l'impression, outre qu'il l'avoit défendu avant sa mort.

## CHANSON.

**C**onserver au déclin de l'Age ,  
 Du penchant pour le badinage ;  
**A** ce penchant doner l'effort ;  
 Loin d'avoir raison l'on a tort.  
 Mais celui qui , dans sa jeunesse ,  
 Livre son Cœur à la tendresse ,  
 En dépit du qu'en dira t'on ,  
 Loin d'avoir tort il a raison.

Fille qui trop sûre de plaire ,  
 Prend un air fier ; un ton sévère ,  
 Et rebute un Amant d'abord ,  
 Loin d'avoir raison a grand tort.  
 Mais celle qui fait par prudence ,  
 Une légère résistance ,  
 Pour mieux le prendre à l'hameçon ,  
 Loin d'avoir tort elle a raison.

Lors que les rigueurs d'une Belle ,  
 D'un Amant troublent la Cervelle ,  
 Et qu'il désespère d'abord ,  
 Loin d'avoir raison il a tort.  
 Mais après six Mois de constance ,  
 S'il ne trouve qu'indifference ,  
 Et qu'il la quite sans façon ,  
 Loin d'avoir tort il a raison.



E N I G M E.

**E** Nfant de la timidité  
 J'en suis assez souvent le Père ;  
 C'est pourtant une Vérité  
 Que je ne suis qu'une Chimère.  
 Et la Nourrice, & la Grand Mère,  
 Et gens de même habileté,  
 Font sur mon compte mainte histoire,  
 Dont ils farcissent la mémoire,  
 De ceux dont la stupidité,  
 Se porte aisément à tout croire,  
 Sur la plus mmie autorité.  
 On rit de leur credulité,  
 Et c'est avec raison, sans doute ;  
 Cependant il est tel qui rit,  
 Qui pour rien ne voudroit, de nuit,  
 Crainte de me trouver en route,  
 S'exposer sur les grands chemins :  
 Foiblesse étrange des humains !  
 Leurs fictions les épouvantent,  
 De quelque force qu'ils se vantent,  
 Un rien va les faire trembler.

Mais il est tems de rassembler  
 Quelques traits pour faire conoitre:  
 Ce que l'imagination,  
 Par une vaine illusion,  
 M'a, chez les Homes, doné d'être.  
 Quoique Nom dépourvü de sens,  
 Je n'en suis pas moins une injure  
 Que l'on done à certaines gens

*D'une humeur sombre, triste, obscure,  
Qui vivent sans Societe.*

*C'en est trop, ta sagacité,  
Lecteur, n'en veut pas davantage;  
Tu me tiens, . . . e'y voilà, . . . courage.*

On doit expliquer l'Enigme du Mois passé  
par la Lettre R.



T A B L E.

<b>D</b> iscours sur cette Sentence de Salomon; Il n'y a rien de nouveau sous le Soleil.	3
Essai sur cette Question: Rien n'excite plus les Talens que l'Amour de la Gloire.	24
Extrait d'un Poëme Anglois.	42
Discours du Duc de Chaulnes à la Cloture de l'Assemblée des États de Bretagne.	56
Epitre d'une Muse sur la Fortune.	59
Vers sur l'Entrée de Mr. Saladin dans le Petit Conseil de Genève.	62
Vers sur les Difficultés avec le Clergé de France à l'occasion du Vingtième.	63
Vers tendre d'un jeune Capucin à une Delle.	64
Histoire Angloise, ou manière de corriger une Femme méchante.	75
Nouvelles Literaires.	91
Chanson.	93
Enigme.	94

ERRATA de DECEMBRE.

Page 504. Ligne 22 De La Sonière, lisez, Sorinière.  
510. Ligne 9. Didau, lisez, Didace.

# A V I S.

**L**E Logis de la Couronne de Nion, sera vacant au Mois d'Octobre prochain. Ses dépendances consistent en Meubles, Ecurie, Fenière, Remise, Jardin & Verger, avec une Fontaine dans la Cour. Ceux qui souhaiteront de l'arrenter pourront s'adresser à Madame la Veuve Roger à Nion, ou à Mr. Roger son Fils Négociant à Genève, propriétaires dudit Logis, qui en diront le Prix & les Conditions.

**O**N trouvera chez Mr. le Capitaine Leautier à Moudon la véritable Panassée minérale, découverte depuis plusieurs Années, par un fameux Chimiste Suisse, & portée actuellement à sa plus grande perfection. Plus de deux mille Persones, de tout Sexe & de tout âge, ont fait une heureuse expérience de ce Remède. Il est regardé come un Sudorifique inmanquable, dans les grandes Maladies. A la première ou seconde Prise de cette Poudre, elle guérit généralement toutes sortes de Fièvres, de même que les Migraines invétérées, les Vertiges, & les Maladies des Filles. Elle est aussi fort bonne contre les Pleurésies, Fièvres malignes, Flux de Sang, petite Verole &c. Elle tue & chasse généralement tout les Vers, & l'emporte à cet égard sur tout autre Vermifuge. Ce Remède est fort facile à prendre, n'ayant ni goût ni odeur; on peut le délayer dans une Cuillerée de Bouillon, de Thé, de Vin ou d'Eau. La Prise est du poids de 4 Grains de Froment; elle agit par les Sueurs, par les Selles, ou par les Vomissemens, suivant que la Nature le requiert. Il faudra observer, le jour qu'on la prendra, Et ne rien manger dès le matin, jusques après-midi; mais de prendre un Bouillon léger de demi heure en demi heure. Les personnes extrêmement dures, pourront en prendre double dose, sans que cela puisse inconvénier. Le Prix est de 10. Solz toutant la Pièce.